Master TRANSforme
Art & société

Ce cinquième numéro d'Expériences en commun rassemble des articles issus de projets collectifs menés par les étudiant·e·x·s du master TRANSforme. Leurs pratiques artistiques socialement engagées interrogent les conditions de production du travail collectif, les cadres institutionnels et les formes de collaboration possibles avec des acteur·ice·x·s actif·ve·x·s en dehors du champ de l'art. Les textes reviennent sur trois expériences — co-création autour du réemploi de matériaux, ateliers d'écriture avec des adolescentes, archivage de luttes étudiantes — qui explorent des manières situées de faire de l'art en commun.

Les projets présentés montrent que créer, enseigner et apprendre impliquent nécessairement l'affirmation d'une positionnalité : dire d'où l'on parle, avec qui l'on travaille et quelles valeurs l'on défend. Cette positionnalité constitue une condition même du dialogue et de l'engagement ; elle suppose de rompre avec une prétendue neutralité, tant dans l'enseignement des pratiques artistiques socialement engagées que dans leur mise en œuvre.

Nous publions ici une traduction inédite d'un texte de Paulo Freire, écrit en 1975, qui affirme l'impossibilité d'une éducation neutre et envisage la pédagogie comme un élément essentiel d'un processus de libération permanente. Cet article, d'une grande actualité, fait écho aux pratiques artistiques et pédagogiques fondamentalement politiques et transformatrices défendues au sein du master TRANSforme.

Master TRANSforme. Art et société – Expériences en commun 2024-25

Expériences en commun 2024-25

Une éducation neutre ?

—HEAD Genève

Hes·so GENÈVE
Haute Ecole Spécialisée de Suisse occidentale

Master TRANSforme
Art & société

Expériences en commun
2024-25

Une éducation neutre ?

SOMMAIRE

ÉDITORIAL
microsillons
p. 5

L'alphabétisation
des adultes
est-elle neutre ?
Par Paulo Freire
p. 9

Projets collectifs
p.17

Collectif LÉPINE
Archives
d'un trouble
partagé
p. 19

COLLECTIF
MILLE-FEUILLES
p. 39

PLAGE A³
Une expérience
en commun
aux possibilités
infinies
p. 55

ÉDITORIAL
microsillons

La HEAD – Genève est récemment « arrivée » dans le quartier des Charmilles et participe à sa transformation profonde (nous écrivons cet éditorial avec en fond sonore le bruits des engins de chantiers qui défont l'ancien quartier pour en bâtir un nouveau, plus dense, plus contemporain). En automne 2023, nous avons proposé à la volée d'étudiant·e·x·s qui arrivait dans le master TRANSforme de partir à la rencontre d'acteur·ice·x·s locales·x·aux (une association d'habitant·e·x·s, une structure d'accueil d'urgence de l'Hospice général, la coopérative de matériaux et d'ateliers MACO, les commerçant·e·x·s du centre commercial Planète Charmilles…) pour mieux saisir la complexité des lieux mais aussi pour comprendre comment nous pouvions nous « relier » en ne restant pas isolé·e·s dans notre magnifique campus. Un tel mouvement vers l'extérieur de l'atelier est celui qu'opère tout·e·x artiste désireux··x·xxxeuse xsese de travailler dans une forme d'engagement avec la société et c'est ce qui nous occupe au master TRANSforme.

Ces rencontres et échanges ne cherchaient pas à dresser un portrait exhaustif du quartier mais permettaient de ressentir la complexité des enjeux multiples liés à ces lieux et d'ouvrir des réflexions sur des pistes de collaborations et de travail pour les étudiant·e·x·s. Nous avons pour habitude de proposer des cadres de collaborations précis pour les projets collectifs qui sont au cœur de la formation des étudiant·e·x·s et c'est la première fois que la proposition était aussi ouverte.

Les étudiant·e·x·s avaient donc toute latitude pour choisir quels arrimages iels souhaitaient établir, ce qui n'est ni la solution la plus simple, ni la plus rapide pour se mettre au travail. Même si les projets collectifs s'inscrivent sur trois semestres il n'est reste pas moins compliqué de mettre en place une collaboration éthique et dialoguée sur un temps somme toute restreint. Finalement, trois projets – sur lesquels reviennent les articles présentés dans cette publication – ont émergé de ces premières rencontres :

- un projet en partenariat avec la coopérative MACO et la Fête des voisins pour développer des formes de convivialité et de co-création autour du réemploi de matériaux dans un dispositif modulaire ;
- une série d'ateliers d'écriture dans un foyer qui invitait un groupe d'adolescentes à penser la question du bien-être en lien avec les espaces que l'on habite, réels ou fictifs ;
- l'archivage de moments de luttes menées par les étudiant·e·x·s au sein de l'école, pour garder une trace mais aussi pour porter un regard réflexif sur l'institution dans laquelle on étudie.

Chaque groupe a trouvé sa dynamique, sa temporalité et son vocabulaire formel propres, mais se retrouve dans toutes ces approches une même nécessité d'ouvrir des espaces où les thématiques urgentes peuvent être mises en débat collectivement ; et il faut se positionner pour inviter des personnes à se joindre à un échange, il faut dire qui l'on est et d'où l'on parle. Au master TRANSforme, les projets collectifs ouvrent un cadre dans lequel les étudiant·e·x·s doivent affirmer une positionnalité, condition d'un dialogue possible avec d'autres. Ce dialogue est le cœur d'une pédagogie critique, politique et transformative et la définition d'une positionnalité (qui reconnaisse la dimension nécessairement politique de celle-ci) nous apparaît nécessaire.

Anisha Gupta Müller, dans son introduction à « Art Education (is always a) Political Practice »[1], montre que « l'éducation de l'art est 'politique' car personne, étudiant·e·x ou enseignant·e·x, n'existe dans une bulle apolitique hors-contexte" et qu'une pédagogie qui se revendique neutre « affirme simplement son allégeance au système (d'inégalité) dans lequel nous vivons déjà ».

Pour poursuivre ces réflexions, il nous a semblé important de revenir à un repère qui nous accompagne depuis les débuts de notre collaboration, la pensée du pédagogue Paulo Freire. Il écrivait en 1991 :

> *La nature de la pratique éducative, sa nécessité de finalité, les objectifs, les rêves qui en découlent interdisent sa neutralité. La pratique éducative est toujours politique. C'est ce que j'appelle la « politisation » de l'enseignement. La nature même de l'enseignement est politique. La question se pose alors de savoir quel type de savoir quel type de politique, en faveur de quoi et de qui, contre quoi et contre qui elle est dirigée*[2].

Aussi avons-nous choisi de publier ici un texte de Freire écrit en 1975 et découvert lors de nos recherches dans les archives du Conseil œcuménique des Églises[3], texte qui remet en cause la possible neutralité de l'éducation – en s'appuyant sur le cas précis de l'alphabétisation pour adultes, pratique au cœur de la pédagogie à visée émancipatrice du pédagogue – et appelle à faire de la pédagogie un « élément essentiel du processus de libération permanente », tout en insistant sur le fait que le système éducatif officiel est toujours au service des pouvoirs politiques qui l'ont mis en place et que par conséquent, il travaille à reproduire ce système…

Les réflexions portées par ce texte sont à nos yeux d'une grande actualité et peuvent permettre de penser à la manière d'enseigner les pratiques artistiques socialement engagée dans un monde où des logiques de post-vérités se multiplient, où les oppressions et les crises – génocides, montée des fascismes, guerres – comme les mesures de réduction des soutiens à la culture, à la recherche et à l'éducation empêchent la pratique d'une démocratie radicale et vibrante.

microsillons, décembre 2025

1 Anisha Gupta Müller, *Art Education (is always a) Political Practice*, Berlin, Weißensee Kunsthochschule, 2024, pp. 9-10.

2 Paulo Freire, *L'Éducation dans la ville*, Paris, éditions Paideia, 1991, p. 23.

3 Voir le projet Reengaging Freire : https://reengagingfreire.ch

L'alphabétisation des adultes est-elle neutre ?
Paulo Freire

Cela fait déjà quelques années déjà que je traite dans des articles, des interviews et des livres divers thèmes de l'éducation en général et, en particulier, de l'alphabétisation et de l'éducation des adultes. Cependant, lorsque je suis appelé à réfléchir sur ces questions, j'éprouve toujours la curiosité et l'inquiétude du chercheur. Ma longue fréquentation de ces thèmes n'est jamais parvenue à « bureaucratiser » ma curiosité. Je m'en approche, tout en gardant mes distances et, en définitive, je les appréhende comme des problèmes et donc comme des défis à relever. Lorsque je les revois et les réexamine, je revois et je réexamine aussi la perception que j'en ai eue au cours de ma réflexion précédente et je revois et réexamine avant tout la pratique qu'il m'a été donné d'en avoir. Ma propre pratique et celles des autres, dont je fais l'objet de mon analyse critique, est une pratique dans laquelle les thèmes se présentent comme des problèmes.

Ma curiosité ne se bureaucratise pas dans la mesure même où je ne me bureaucratise pas moi-même dans l'exercice de ma pratique, point de référence fondamental de ma réflexion.

Ainsi, l'exercice permanent de réflexion auquel je m'astreins est toujours orienté vers le concret et je m'y remets sans cesse en cause. En essayant d'extraire du concret les problèmes en forme de thèmes pour, en y réfléchissant, comprendre leurs raisons d'être, je ne cède jamais à la tentation de les transformer en de vagues abstractions. Si jamais je le faisais, je me couperais de ma propre pratique, niant ainsi son rôle de matrice de ma réflexion : celle-ci se convertirait alors en un jeu purement intellectualiste, en verbiage qui, sonore ou non, ne resterait jamais que verbiage.

L'unité dialectique entre action et réflexion, entre pratique et théorie s'impose à moi, quel que soit le contexte dans lequel je me trouve, qu'il s'agisse du contexte concret dans lequel j'agis ou du contexte théorique dans lequel, prenant distance, j'examine ce qui se produit dans ce contexte concret.

La pratique de penser la pratique est la meilleure manière d'apprendre à penser correctement. La pensée qui éclaire la pratique est éclairée par celle-ci, de la même façon que la pratique qui éclaire la pensée est éclairée par elle.

Ici, en revenant sur la problématique de l'alphabétisation des adultes, avec laquelle je reste très intimement lié, j'aimerais autant que possible écrire comme si je parlais.

En procédant ainsi, j'affronte cependant deux difficultés. D'une part, le temps dont je dispose et, d'autre part, la tentation d'insister sur des analyses que j'ai déjà menées dans d'autres travaux à propos du même thème bien qu'il me soit impossible de laisser entièrement de côté certaines de ces analyses. Ainsi, au lieu de répéter simplement des

arguments développés antérieurement, je m'efforcerai de les éclairer en m'astreignant à un effort de synthèse pour répondre au défi que pose le premier problème évoqué.

Précisément parce que, comme je l'ai dit, je vais m'efforcer de rédiger ce texte comme si je parlais, je n'essayerai pas de traiter mon sujet dans un enchainement rigoureux et encore moins d'en traiter tous les aspects. Ainsi, comme dans une conversation non formelle mais ne manquant pas pour autant de sérieux, je vais aborder quelques-uns des aspects de mon sujet à mesure qu'ils s'imposeront à ma réflexion.

L'un de ces points (le premier qui m'assaille au moment où je parle en écrivant, et qui a à voir avec la compréhension critique de l'alphabétisation des adultes) la croyance naïve, plus ou moins généralisée, dans le pouvoir de l'éducation institutionalisée comme levier de la transformation de la réalité, croyance naïve que certains de mes critiques non moins naïfs affirment que je partage.

Dans un court texte que j'ai présenté l'année dernière à un séminaire d'une journée organisé par le Département de l'éducation du Conseil Œcuménique des églises et auquel participait Ivan Illich, je me suis référé à cette question. Je disais alors que l'éducation systématique n'est pas celle qui façonne la société d'une certaine manière mais au contraire que c'est la société qui, suivant se propre conformation, façonne l'éducation en fonction des intérêts de ceux qui détiennent le pouvoir dans cette société.

De fait, aucune société ne s'organise à partir de l'existence préalable de son système éducatif, auquel reviendrait la tâche de façonner un certain profil d'être humain qui, ensuite, serait chargé ensuite d'assurer la bonne marche de la société.

Au contraire, le système éducatif se forme et se réforme au sein de la propre pratique sociale qui prend place dans la société.

Reconnaître, d'une part, le rôle indiscutable que ce système éducatif joue dans la conservation ou la reproduction du modèle de société dont il est issu et, d'autre part, que ceux qui passent par ce système n'obtiennent pas tous les mêmes résultats, ne nous autorise pas à accorder au système éducatif un pouvoir qu'il ne possède pas : celui de créer une société, comme s'il était une instance supérieure à celle-ci.

Ce n'est pas, par exemple, l'éducation bourgeoise qui a créé la bourgeoisie mais la situation concrète, historique, dans laquelle elle a émergé.

C'est pour cela précisément que l'éducation bourgeoise en tant que système n'aurait pas pu s'instituer si la bourgeoisie n'avait pas été au pouvoir. Ceci signifie que la transformation radicale d'un système éducatif est conditionnée par la transformation radicale de la société dont il est l'expression et l'instrument. Mais précisément parce que les transformations sociales ne sont pas un fait mécanique mais historique, constituant un fait humain, elles impliquent une pratique consciente qui correspond nécessairement à une certaine éducation.

De nombreuses personnes ont la naïveté de penser, je le répète, que cette éducation est l'éducation systématique de la société que l'on prétend transformer. En vérité l'éducation systématique, dans une société répressive dont elle est issue et sur laquelle elle agit en tant qu'instrument de contrôle social, a pour rôle de préserver cette société. Par conséquent, la concevoir comme un levier de libération c'est inventer les règles du jeu et attribuer à l'éducation, comme nous l'avons dit plus haut, une autonomie qu'elle n'a pas dans le processus de transformation social sans lequel la libération n'est pas concevable en tant qu'aspiration permanente.

Cette naïveté n'exprime pas seulement un moment de la conscience aliénée, où

le réel prend l'apparence de l'illusoire et l'illusoire celle de la réalité, mais renforce cette aliénation. Dans notre cas, le réel est exactement la non-autonomie de l'éducation systématique, c'est-à-dire de la scolarisation, dans le processus de transformation de la société dont elle est issue. Il est illusoire d 'attribuer un tel rôle à l'éducation. Dans la perspective naïve à laquelle je me suis référé ci-dessus l'illusoire se convertit en « réel possible » et l'acceptation du réel en une sorte de « pessimisme destructeur ». Il n'y a cependant aucun pessimisme chez ceux qui se libèrent par la critique de ces illusions. Au contraire, ceux qui se libèrent de ces illusions et accèdent ainsi à une perception de plus en plus claire des relations dynamiques entre société et éducation n'ont aucune raison de prendre une position négative.

Cette clarté de perception, qui ne leur est pas donnée en cadeau mais qui se forge au fur et à mesure de leur pratique consciente, les amène à découvrir le rôle véritable de l'éducation dans le processus libérateur, c'est-à-dire à découvrir la place qui est la sienne et les modes différents mais interreliés de ce processus. Dès lors qu'ils possèdent cette clarté de perception, ils peuvent mesurer d'une manière plus ou moins exacte les limites de leur action pédagogique lorsque celle-ci s'exerce dans le cadre du système éducatif et ils n'éprouvent pas de perplexité devant le nombre infini d'obstacles qu'ils affrontent lorsqu'ils s'efforcent de mettre en œuvre un type d'éducation qui, sans être spontanéiste, n'en refuse pas moins l'autoritarisme.

Par conséquent, plus il se libèrent de ces illusions moins ils risquent de s'abandonner au pessimisme, au désespoir et à une attitude cynique. Au contraire, ce risque guette sans cesse ceux qui convertissent l'illusoire en un « réel possible » si, lorsqu'ils éprouvent leurs premières perplexités, ils ne sont pas capables de se débarrasser de leurs illusions.

Je crois qu'il serait bon de revenir sur certaines des affirmations faites au cours de la présente « conversation ». Que voulais-je dire, exactement, en me référant aux formes différentes et interdépendantes qu'une éducation libératrice doit prendre à des moments également différents et interdépendants du processus de libération ?

En premier lieu, il me parait important d'insister sur le fait que, lors que nous parlons de libération, d'oppression, de violence, de liberté, d'éducation nous ne nous référons pas à des catégories abstraites mais historiques. Ainsi, lorsque je parle de la femme ou de l'homme je parle d'êtres situés dans l'histoire et non d'idées abstraites. Je parle d'êtres dont la conscience se trouve intimement liée à leur vie réelle et sociale. Par ailleurs, puisqu'il ne m'est pas possible de préfigurer un champ historique existant en tant que royaume de la liberté absolue, je me réfère à la libération comme à un processus permanent au sein de l'histoire. C'est dans ce sens aussi que la révolution véritable et permanente est une révolution qui a été et qui n'est plus, puisque pour être elle doit être en devenir.

Eh bien, le processus de libération et l'action éducative qui doit participer à ce processus varie du point de vue des méthodes, des tactiques, du contenu, non seulement de société à société mais aussi à l'intérieur d'une même société, en fonction du moment historique où elle se situe ; elle varie aussi en fonction de la manière dont se présentent en son sein les rapports de force, en fonction des niveaux de confrontation entre les classes à l'intérieur du processus de libération.

Une chose est l'effort éducatif libérateur au sein d'une société où les clivages socio-économiques sont visibles à l'œil nu, où les contradictions sont évidentes et où la violence de la classe dominante envers les classes dominées s'exerce d'une manière

grossière et primaire. Une autre chose est le même effort dans une société capitaliste hautement modernisée, ayant un niveau élevé de « bien-être social », dans laquelle les contradictions existantes sont moins facilement perceptibles et où la « manipulation des consciences » exerce un rôle d'une importance indiscutable dans l'occultation de la réalité. Dans ce dernier cas, plus que dans le premier, et pour des raisons évidentes, le système éducatif devient hautement sophistiqué en tant qu'instrument de contrôle social.

Autre chose encore est le même effort à l'intérieur d'une société qui a connu une transformation radicale. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand une société n'a pas souffert de transformation révolutionnaire et dont le caractère de classe continue d'exister, que ses contradictions soient évidentes ou non, prétendre que l'éducation systématique soit l'instrument de changement de ses structures est faire preuve de la naïveté critiquée plus haut. Dans une société de ce type, l'éducation libératrice s'identifie en termes prépondérants à un processus d'organisation consciente des classes dominées en vue de la transformation des structures oppressives. Par conséquent, cette éducation, au sein de laquelle le développement d'une conscience lucide de la réalité n'est possible que par la critique de celle-ci, présuppose une action pratique à l'intérieur de cette réalité et sur elle.

Dans le second cas, c'est-à-dire dans une nouvelle société qui commence à se former avec la transformation révolutionnaire de l'ancienne – transformation qui, n'étant pas mécanique, est pénible et difficile – les choses se passent autrement. Et elles se passeraient d'autant plus différemment si le nouveau pouvoir était capable de rejeter la tentation du « consumérisme » qui caractérise essentiellement le mode de production capitaliste. Avec l'apparition de nouvelles relations humaines, reposant sur une réalité matérielle différente et dépassant dans ce cas les anciennes dichotomies typiques de la société bourgeoise, telles que la dichotomie entre travail manuel et travail intellectuel, entre pratique et théorie, entre enseigner et apprendre, peut apparaitre un nouveau système éducatif. De cette manière, l'éducation libératrice, qui dans l'étape antérieure s'identifiait à un processus d'organisation des classes ou des groupes dominés pour la transformation des structures oppressives sans laquelle la libération ne peut pas se concrétiser, devient maintenant un effort systématique au service des idéaux de la nouvelle société. Ces idéaux, évidemment, sont antagoniques à ceux de l'ancienne classe dominante qui se sent opprimée du simple fait de ne plus être capable d'opprimer. C'est seulement dans la mesure où le nouveau pouvoir se consolide et que prend forme une nouvelle pratique sociale que peut disparaitre progressivement la nostalgie du pouvoir chez l'ancienne classe dominante.

Si le système éducatif de l'ancienne société avait pour tâche de conserver le « statu quo », désormais l'éducation doit devenir un élément essentiel du processus de libération permanente. Il en résulte qu'il n'est pas possible de nier, à moins que ce soit du fait d'une naïveté angélique ou par calcul, le caractère politique de l'éducation. En conséquence les problèmes de base de la pédagogie ne sont pas strictement pédagogiques mais bien politiques et idéologiques.

Je voudrais insister particulièrement sur un aspect du problème : tout au long de ce texte j'insiste sur l'impossibilité, pour moi évidente mais pas nécessairement pour tout le monde, pour le système éducatif d'être considéré comme un levier de la transformation sociale. A aucun moment, cependant, je n'ai nié de manière absolue l'utilité de faire des efforts sérieux à l'intérieur du système ; j'ai souligné (sans les décrire) les difficultés de tels efforts, mais non leur inutilité.

Le problème qui se pose à ceux qui, même à des niveaux différents, s'engagent

dans un processus de libération en tant qu'éducateurs, à l'intérieur ou en dehors du système scolaire mais toujours à l'intérieur de la société (stratégiquement en dehors du système mais tactiquement à l'intérieur), c'est de savoir ce qu'il faut faire, comment, quand, avec qui, pourquoi, contre qui et en faveur de qui.

C'est pourquoi, en traitant à diverses occasions, comme maintenant, du problème de l'alphabétisation des adultes, je ne l'ai jamais réduit à un ensemble de techniques et de méthodes. Je ne les sous-estime pas, pas plus que je ne les surestime. Les méthodes et les techniques, de toute évidence indispensables, se font et se défont dans la praxis. Ce qui m'apparait comme fondamental c'est la clarté par rapport à l'option politique de l'éducateur ou de l'éducatrice, ce qui implique des principes et des valeurs qu'il ou qu'elle doit assumer, c'est-à-dire la clarté par rapport au « rêve possible » devant être concrétisé. Le « rêve possible » doit toujours être présent dans nos réflexions sur les méthodes et les techniques. Il existe une indestructible solidarité entre elles et ce « rêve possible ». Si, par exemple, l'option de l'éducateur ou de l'éducatrice est en faveur de la modernisation capitaliste, alors l'alphabétisation des adultes ne peut pas dépasser la capacitation des adultes, d'une part, à lire des textes sans référence à leur contenu et, d'autre part, à mieux vendre leur force de travail sur le « marché du travail », qui ne s'appelle pas ainsi par hasard. Si son option est révolutionnaire, l'essentiel dans l'alphabétisation des adultes, est que les apprenants découvrent que ce qui importe réellement n'est pas de lire des histoires aliénées et aliénantes, mais de faire l'histoire et d'être faits par elle.

Risquant de paraitre schématiquement symétrique, je dirais que dans le premier cas les « apprenants » ne sont jamais appelés à porter un jugement critique sur les conditionnements de leur propre pensée, à réfléchir sur la raison d'être de leur propre situation, à faire une nouvelle « lecture » de la réalité qui leur est présentée comme quelque chose qui est et à laquelle ils doivent tout simplement s'adapter. La pensée langage est coupée de la réalité objective; les mécanismes d'absorption de l'idéologie dominante ne font jamais l'objet de discussion ; la connaissance est quelque chose qui doit être « consommée » et non faite ou refaite. L'analphabétisme est considéré parfois comme une « mauvaise herbe » parfois comme une maladie, c'est pourquoi on en parle tantôt comme de quelque chose qu'il faudrait « éradiquer », tantôt comme d'une « plaie ».

Les analphabètes, dans le contexte général de la société de classe et en tant qu'êtres opprimés auxquels il est interdit d'être, sont des objets. Ils sont également des objets dans le processus d'apprentissage de la lecture et de l'écriture car ils ne sont pas invités à s'approprier une connaissance existante destinée à être approfondie à mesure que l'on prend conscience de ses limitations, mais à recevoir passivement une « connaissance préfabriquée » établie une fois pour toutes.

Dans le second cas, au contraire, les apprenants sont invités à réfléchir. Dans cette approche, être conscient n'est pas une simple formule ou un « slogan ». C'est une manière d'être fondamentale propre aux êtres humains qui, tout en refaisant un monde qu'ils n'ont pas fait eux-mêmes, font leur monde et, dans ce faire et ce refaire, se refont eux-mêmes.

Ils <u>sont</u> parce qu'ils <u>deviennent</u>.

L'apprentissage de la lecture et de l'écriture en tant qu'acte créateur implique nécessairement, dans cette approche, la compréhension critique de la réalité. L'appropriation de la connaissance existante que les analphabètes sont appelés à réaliser à partir de leur

pratique concrète leur ouvre la possibilité d'une nouvelle connaissance qui, dépassant les limites antérieures, révèle la raison d'être des faits et démystifie les fausses interprétations de ceux-ci. Alors, lorsqu'il n'existe plus aucune séparation entre la pensée-langage et la réalité, la lecture d'un texte exige la « lecture » du contexte social auquel il se réfère. Il ne suffit pas de savoir lire, mécaniquement, qu'« Eve a vu la vigne ». Il est nécessaire de comprendre quelle position occupe Eve dans son contexte social, qui cultive la vigne et qui profite de ce travail.

Les défenseurs de la neutralité de l'alphabétisation des adultes ne mentent pas lorsqu'ils disent que la clarification de la réalité dans le cadre de l'alphabétisation est un acte politique. Par contre, ils falsifient la vérité lorsqu'ils nient ce même caractère politique à l'occultation qu'ils font de la réalité.

Source : Archives du Conseil Œcuménique des Églises.

Traduction du texte original en portugais présenté par écrit par Paulo Freire au Symposium International pour l'alphabétisation (UNESCO), Persepolis, 3-8 septembre 1975 et publié en septembre 1978 dans la revue Educação & Sociedade, n°1, pp. 64-70.

Traduction par microsillons sur la base d'un document interne conservé au Conseil œcuménique des Églises.

Ce texte est publié avec l'accord des enfants de Paulo et Elza Freire – Madalena, Cristina, Fátima, Joaquim et Lutgardes. Nous les remercions ici chaleureusement pour leur confiance et leurs encouragements. Nous remercions également le Conseil œcuménique des Églises pour son accompagnement bienveillant tout au long de nos recherches.

Projets collectifs

Collectif LÉPINE
—
Archives d’un trouble partagé

I. Naissance et mutation de Lépine

En septembre 2023, dans le cadre du master TRANSforme, notre collectif (composé de Camila Acevedo, Raphael Delmuè, Barbara Mermoud, Gabriel Pugliese, Alexandra Terrier) s'est formé sous le nom de Lépinars, autour d'une envie commune : explorer les liens sociaux, affectifs et culturels à travers la nourriture. Cette première impulsion émane d'une forme d'utopie ; créer du lien par le plaisir, le commun, la mémoire. Mais très vite, notre quotidien a été traversé par des événements qui ont bouleversé notre manière de penser et de travailler. L'offensive de l'armée et du gouvernement israélien à Gaza en octobre 2023 ainsi que la violence systémique qui s'est déployée ont résonné en chacun·e·x de nous. En janvier 2024, la dernière université de Gaza est détruite. Dans le même temps, le silence de la HEAD — institution dans laquelle nous étudions — face à ces événements nous a confronté·e·x·s à une forme d'indignation éthique et politique. Comment continuer à parler de cuisine et de communauté dans ce contexte ? Comment ne pas se sentir déconnecté·e·x·s en maintenant notre projet et en ignorant ces événements.

Le 12 décembre 2023, la Fédération internationale pour les droits humains (FIDH) qualifie officiellement les actes commis à Gaza de « génocide en cours »[1], une position relayée par plusieurs organisations palestiniennes de défense des droits humains. Le 26 janvier 2024, la Cour internationale de Justice reconnaît l'existence d'un « risque plausible de génocide »[2], ordonnant à Israël de prendre des mesures pour le prévenir.

C'est dans ce contexte qu'un *sit-in* devant le bâtiment historique de la HEAD au Boulevard James-Fazy, est mené par un groupe d'étudiant·e·x·s engagé·e·x·s marque un tournant. Le 19 février 2024, l'occupation de la HEAD débute avec des revendications claires : rupture des partenariats avec les écoles israéliennes Bezalel et Shenkar, et prise de position publique de l'institution contre le génocide en cours. Nous prenons alors part aux différents regroupements et grèves d'étudiant·e·x·s, à la fois comme individu·e·x·s et comme collectif. Nous sommes tou·te·s très concernée·s par cette situation et nous ressentons une urgence à nous impliquer politiquement. Le projet collectif, par le biais duquel sont expérimentées des pratiques artistiques socialement engagées nous apparaît comme le cadre idéal pour le faire. Nous décidons d'abandonner nos pistes initiales pour réorienter notre travail dans cette direction.

Le nom et le but du collectif changent, Lépinars devient Lépine. Le projet initial autour de la nourriture et du commun s'efface pour laisser place à une nouvelle démarche — documenter, discuter, archiver ce qui se joue ici et maintenant, à la HEAD,

1 Fédération internationale pour les droits humains. « Arrêter le génocide en cours en Palestine, l'appel de la FIDH à la communauté internationale ». Consulté le 12 novembre 2024. https://www.fidh.org/fr/regions/maghreb-moyen-orient/israel-palestine/arreter-le-genocide-en-cours-en-palestine-l-appel-de-la-fidh-a-la

2 Applications de la convention pour la prévention et la répressiondu crime de génocide dans la bande de Gaza(Afrique du Sud c.Israël), mesures conservatoires, ordonnance du 26 janvier 2024, C.I.J. Recueil 2024, p.3.

entre les étudiantɛ·s et l'institution. Le collectif s'oriente alors vers un travail de mémoire et de contre-récit, pour rendre visibles les événements et volontés qui ont émergé durant le sit-in. Cette transformation n'est pas une rupture, mais une continuité autrement ancrée.

Ce changement de cap s'est fait de manière fluide, en réponse à nos émotions, à nos discussions. C'était une nécessité partagée. En tant que groupe d'étudiantɛ·s engagéɛ·s, archiver les mobilisations en cours est devenu pour nous un acte nécessaire — un moyen de garder une trace, de contribuer à la mémoire collective.

En effet, l'archivage d'une mobilisation étudiante, en tant que pratique artistique, est un geste politique fort. Dans un contexte marqué par un génocide en cours et la tentative d'effacement d'un peuple entier et de sa culture, nous avons ressenti l'urgence de documenter les mobilisations, les prises de parole et les débats en faveur des droits humains, au sein de notre école. La militante autochtone Paula Gunn Allen souligne l'importance de l'archivage, elle affirme que « la perte de mémoire est à la racine de l'oppression »[3]. Pour nous, archiver, c'est donc résister à l'oubli des solidarités, préserver les voix qui se sont élevées au sein de l'école, et refuser que ces prises de position disparaissent sans laisser de traces.

Engagement estudiantin – contexte suisse

La mobilisation actuelle en soutien au peuple palestinien s'inscrit dans une longue histoire de luttes étudiantes, où les universités deviennent des lieux politisés de contestation et de solidarité internationale.

On peut citer les mobilisations contre la guerre du Vietnam ou encore les protestations contre l'apartheid en Afrique du Sud. Tant d'exemples où les étudiantɛ·s ont été à l'avant-garde des appels à la justice sociale.

Les premières occupations étudiantes en soutien au peuple palestinien se sont déroulées aux États-Unis, dès le 17 avril 2024 à l'université Columbia, à New York, avec l'installation du « Gaza Solidarity Encampment ». D'autres actions similaires se sont rapidement répandues dans d'autres universités étasuniennes, notamment à Yale, NYU et UCLA, avant de toucher d'autres établissements à l'international. En Europe, dès mai 2024, une vague de mobilisations étudiantes en soutien à la Palestine gagne du terrain sur les campus, avec de premières occupations à l'Université libre d'Amsterdam, avant de s'étendre en Belgique, en Allemagne, en Norvège, au Danemark, en Finlande, en Espagne,

3 Allen, P. G. (1988). Who is your mother? Red roots of white feminism (p. 18–19). Graywolf Press.

en Italie, au Royaume-Uni. En Suisse, les premières occupations se déroulent à Lausanne puis se répandent dans plusieurs universités, notamment à Genève, Fribourg, Berne et Bâle.

Création et présentation de la CEP UNIGE, CEP HES

À Genève, un groupe d'étudiant·x fonde la Coordination Étudiante pour la Palestine — UNIGE (CEP-UNIGE). Le collectif souhaite engager un dialogue avec l'université et l'inviter à clarifier sa position sur une situation qui soulève des questions fondamentales de justice et de droits humains.

En parallèle, suite à une grève étudiante (qui porte toujours les revendications mentionnées ci-dessus) qui a eu lieu en février 2024 à la HEAD, une discussion s'amorce entre des membres mobilisé·e·x·s de l'école et Lada Ümstatter, directrice de l'institution, qui passe par des communiqués de presse et des courriels, constitue une première tentative de dialogue entre les étudiant·e·x·s mobilisé·e·x·s et la direction de la HES-SO Genève.[4]

Du 7 au 12 mai, les étudiant·e·x·s de la CEP UNIGE occupent une première fois le Hall de l'université d'Unimail. À cette occasion se déroule la première assemblée générale de la CEP HES-SO. Portées par des revendications communes, les deux coordinations ouvrent la voie à un dialogue, d'une part avec la direction des universités, d'autre part avec celle des HES — créant ainsi un point d'entrée pour interpeler Swissuniversities, l'organe faîtier de l'enseignement supérieur en Suisse.

Revendications de la CEP HES-SO

Les revendications de la CEP HES et de la CEP Unige sont les suivantes :

- « Une prise de position claire sur le génocide perpétré par Israël à Gaza et un appel institutionnel pour un cessez-le-feu immédiat. Nous interpelons les HES-SO et réclamons de leur part le strict respect des valeur qu'elles prônent et un engagement clair pour la défense élémentaire des droits humains.
- Un appel institutionnel et du lobbying auprès de Swissuniversities afin qu'un positionnement global des hautes écoles suisses vis-à-vis du génocide en cours perpétré par Israël soit prononcé, comme demandé par les signataires de la pétition « Ne soyons pas complices de crimes contre l'humanité, cessons toute collaboration avec les institutions académiques israéliennes ! »

4 Une structure rassemblant différentes Hautes écoles spécialisées genevoises, dont la HEAD.

• Une liste complète et une enquête quant aux collaborations entre les HES-SO et les institutions académiques israéliennes ainsi que toute participation financière des HES-SO dans la perpétuation du régime d'apartheid israélien.
• Une politique proactive d'accueil et de soutien aux étudiantɛ·xs et chercheurɛuse·xs palestinienneɛ·xs (comme cela a été fait pour les personnes ukrainiennes), ainsi qu'aux institutions palestiniennes d'enseignement (par exemple, par le biais de bourses d'études spéciales pour les étudiantɛ·xs palestinienneɛ·xs, l'ouverture de programmes d'échange avec les universités palestiniennes ou un encouragement à l'accueil).
• Une sortie du silence, la fin de la censure et l'intimidation des personnes qui expriment leur support au
• peuple palestinien, la cessation du mouvement estudiantin à un discours politique et de haine lorsque celui-ci est pacifique, inclusif et appelle à la fin des violences de guerre, donc à la paix ; Une prise de position
• claire et ferme contre la destruction des universités, des écoles et des lieux d'enseignement et de culture à Gaza, ainsi que contre la répression et le meurtre des enseignantɛ·xs et étudiantɛ·xs palestinienneɛ·xs. »[5]

Notre relation avec la CEP

Dans ce contexte, le collectif Lépine se positionne en faveur des droits humains, mais ne fait pas directement partie de la CEP. Durant tout le mois de mai 2024, les communiqués, les articles de presse, les assemblées générales, les manifestations, les mails d'échange avec la direction, les occupations et les évacuations s'enchaînent. Difficile de suivre le rythme intense des événements de la CEP marqué par l'urgence humanitaire. La CEP HES est particulièrement productive et la question de l'archivage et de la transmission devient un enjeu important pour que tout ce travail ne tombe pas dans l'oubli.

Très vite, nous échangeons avec elleux et organisons quelques rencontres pour discuter de leurs besoins et envies. Débordéɛ·xs de travail, nos interlocuteuríceɛ·xs accueillent le projet avec enthousiasme, soulignant que toute initiative contribuant à la sauvegarde des événements est la bienvenue.

Si la page Instagram du CEP HES-SO constitue, encore aujourd'hui, une archive très complète des événements depuis la création de la CEP en mai 2024, le collectif Lépine avait la volonté de produire une autre archive qui prendra la forme d'une petite édition facilement transmissible - nous y reviendrons.

5 CEP HES-SO. (2024, mai 23). Hautes écoles silencieuses de Suisse occidentale. Renversé. https://renverse.co/infos-locales/article/hautes-ecoles-silencieuses-de-suisse-occidentale-4549

II. L'archive comme forme artistique dans une école d'art

Comme évoqué, le mouvement étudiant de solidarité avec la Palestine qui a émergé au sein de notre école a engendré une importante production de documents : courriels entre étudiant·e·s et administration (malgré les moments de silence et d'absences de réponses), tracts appelant à des sit-in, affiches, échanges informels, messages de soutien... Face à la diversité des matériaux produits, il nous a paru essentiel de les rassembler, d'en prendre soin et de leur donner une forme. Non pas pour en faire une version figée ou officielle, mais pour refléter la richesse, la complexité et les tensions de cette expérience collective.
Ce geste d'archivage a tout de suite pris une dimension artistique. Il ne visait pas uniquement à documenter une période marquée par des prises de position et des débats, mais à en proposer une lecture sensible à travers des formes graphiques et éditoriales. En effet, nous avons choisi de considérer l'archive comme une forme vivante, mouvante, subjective. Comme un espace de montage et d'écriture, plutôt qu'un simple contenant neutre. Cette prise de position est en phase avec le film « La Rabbia » (1963) de Pier Paolo Pasolini[6]. Ce film-essai est constitué d'un collage d'images d'archives des années 1950 montées avec une voix off tentant de répondre à la question existentielle : « Pourquoi nos vies sont-elles caractérisées par le mécontentement, l'angoisse et la peur ? ». Ici, le montage est perçu comme un geste de résistance, mettant en crise les récits dominants et permettant à Pasolini de faire émerger une lecture critique du monde d'après-guerre. Ce positionnement s'inscrit aussi dans un ensemble de pratiques artistiques qui, depuis plusieurs décennies, interrogent les liens entre archives, politique et subjectivité. À partir des années 1990, des artistes comme Walid Raad avec The Atlas Group (1989-2004) ou l'utilisation de l'archive comme médium par Susan Hiller (1940-2019), ont fait émerger des voix marginalisées, oubliées ou effacées[7]. L'archive devient alors un espace de relecture et de réinvention plutôt qu'un simple lieu de conservation. Dans cette lignée, le collectif Rosa Brux, basé depuis 2017 à Genève, développe une approche singulière de l'archivage, en croisant création artistique, mémoire militante et recherche curatoriale. Leurs projets collaboratifs et situés, activent les archives comme des matériaux ouverts à la réinterprétation. L'exposition devient un outil de narration critique.

Nous nous sommes appuyé·e·s sur les réflexions de la théoricienne Diana Taylor, qui distingue deux formes complémentaires de transmission culturelle : l'archive, constituée d'éléments durables comme les textes, les documents ou les

6 La deuxième partie est réalisée par Giovanni Guareschi, mais nous ne tiendrons compte que de celle de Pasolini.

7 Voir par exemple The Last Silent Movie (2008), une installation vidéo-audio de Susan Hiller qui donne à entendre des enregistrements de langues disparues ou en voie d'extinction, rendant audibles des voix et des récits effacés de la mémoire collective. Hiller, S. (2008). The Last Silent Movie [Installation vidéo-audio]. Royaume-Uni : Artiste-auteur.

images, et ce qu'elle nomme le répertoire, c'est-à-dire les pratiques incarnées, les gestes, les voix, les émotions vécues dans l'instant. Inspiréɛ›s par cette approche, nous avons tenté de faire dialoguer ces deux dimensions : recueillir des traces tangibles tout en évoquant la présence de celles et ceux qui ont porté ce moment. En retranscrivant certaines prises de parole en assemblée générale, en collectant des témoignages anonymes ou en reproduisant des annotations manuscrites, nous avons cherché à faire apparaître, au-delà des faits, les tensions, les affects, les contradictions qui ont traversé ce mouvement.

Enfin, nous avons perçu l'ensemble de ce processus comme une pratique artistique en soi. Non pas au sens spectaculaire du terme, mais dans une approche proche de celle que décrit Aline Caillet lorsqu'elle parle d'« art comme recherche », c'est-à-dire comme manière d'instruire une question en dehors des formats académiques traditionnels (L'Art de l'enquête : savoirs pratiques et sciences sociales, 2019).

L'archive est ici un espace d'enquête, de réflexion, de mise en forme, mais aussi d'épreuve collective : elle oblige à formuler, à négocier, à douter, à trancher.

En choisissant cette forme de méthodologie — ouverte, située, critique — nous avons voulu honorer la pluralité des expériences, sans lisser les tensions. C'est une archive « en devenir », un objet inachevé, mais porteur de mémoire et de possibles. C'est aussi un outil pour penser nos manières de faire école, de faire collectif, de faire histoire.

En tant que geste artistique, l'archivage de ces luttes réinterroge les formes de mémoire et de narration légitimes, en insérant des voix dissidentes et des formes d'expression souvent marginalisées dans les espaces consacrés au savoir et à la culture.

Cette tension entre archive et répertoire prend un relief particulier dans le cadre d'une école d'art. Si ces institutions encouragent en principe l'expérimentation et l'expression personnelle, elles sont aussi traversées par des hiérarchies, des attentes, des formes d'organisation qui influencent ce qui peut être dit, montré, ou débattu. Dans ce contexte, plusieurs d'entre nous avons ressenti une forme d'incertitude quant à la possibilité de prendre position collectivement, en particulier sur un sujet aussi sensible que la guerre à Gaza. Loin d'attribuer des responsabilités individuelles ou de pointer l'institution, notre intention est de rendre perceptible ce qui a été vécu : les doutes, les silences, mais aussi les gestes de mobilisation, de solidarité, de soin.L'archive s'est progressivement imposée comme un outil de mise en commun, un support de réflexion partagée où des documents hétérogènes pouvaient coexister : tracts militants et mails administratifs, graphismes spontanés et textes plus construits, paroles

individuelles et écrits collectifs.

Cette diversité de formats reflète notre volonté de laisser une trace ouverte, incomplète, mais vivante, capable d'alimenter d'autres récits, d'autres lectures. C'est une mémoire située, incarnée, qui ne vise pas à clore un débat, mais à en maintenir la possibilité.

En choisissant d'archiver, nous avons aussi choisi de ne pas laisser cette mémoire disparaître, ou se diluer dans la rapidité des cycles scolaires. Au sein d'une institution comme la HEAD, les élèves se succèdent rapidement. Le corps étudiant remplace toutes ses cellules en l'espace de quelques années.

Nous évoluons dans des environnements mis à notre disposition, d'où sont effacées les traces de notre passage l'été venu. Dans ce contexte-là, comment assurer l'archivage d'un narratif et d'expériences dont l'institution ne souhaite pas garder de trace ? Les mobilisations étudiantes en soutien au peuple palestinien figurent parmi les événements les plus polarisants entre l'institution et les étudiantɛ·xs de ces dernières années.

Il va sans dire que les récits, productions artistiques et images issus de cette mobilisation ne trouveront pas leur place dans le mythe institutionnel ni sur la page d'accueil du site internet entre deux alumni lauréatɛ·xs d'un prix prestigieux.

En l'absence de prise d'initiatives, les souvenirs de cette mobilisation seront oubliés en quelques générations d'étudiantɛ·xs. Nous avons voulu dire que ce qui s'est passé importe, que ces tensions et ces engagements font partie de l'histoire de notre école. L'apprentissage en école d'art ne se limite pas à la technique ou à la forme : il inclut aussi la capacité à transformer des désaccords, des affects ou des engagements en matière, en récit, en espace de transmission.

III. Méthodologie de travail et de diffusion

Dès les premières discussions autour de l'idée d'une archive, la question de la méthode s'est imposée : que garder, comment organiser les documents, selon quels critères, avec quels outils ? Plutôt que de chercher à appliquer une méthode rigide ou archivistique, nous avons opté pour une approche souple, collaborative et évolutive — en cohérence avec la nature même du mouvement que nous cherchions à documenter.

Notre premier outil a été le tableau Miro, utilisé comme un espace de tri, de visualisation et de mise en lien. Celle-ci va de l'offensive de Gaza en octobre 2023 jusqu'aux actions de la CEP à la HEAD, en passant par des événements comme le communiqué de Lada Umstätter en novembre ou encore l'affichage dans le bâtiment A de la HEAD. Chaque document — capture d'écran d'un mail, tract scanné, visuel, imprimé ou photographie — y était importé, annoté, connecté à d'autres éléments. Ce mur numérique s'est vite transformé en cartographie sensible. Certains documents étaient discutés collectivement : fallait-il les inclure, les contextualiser, avec quelles précautions ?

Les trois étapes principales de notre travail d'archivage ont été les suivantes :

- recueillir
- classer
- stocker et partager

Pour recueillir, il s'agissait de pouvoir être là, présentexs, photographier, enregistrer les mails, écouter, regarder. Il s'agit aussi de reconnaître ses limites, ses biais, la subjectivité inhérente à ne pouvoir archiver que ce à quoi nous avons accès, ce que nous percevons comme important. Pour la classification, nous avons fait le choix d'un tri par ordre chronologique des entrées, celles-ci se composant majoritairement d'échange de mails, posts Instagram, affiches, photographies et articles de journaux.

Pour le stockage et le partage de cet archivage, nous avons opté pour la création d'un fanzine. Ce fanzine est constitué d'une frise chronologique qui se base sur le Miro collectif ainsi que quelques extraits issus des communications entre la directrice de l'école et les étudiantexs. Nous avons conçu un format A3 plié de manière à présenter, d'un côté, la frise en pleine page, et de l'autre, les dialogues mis en valeur dans la partie type cahier au format A6.

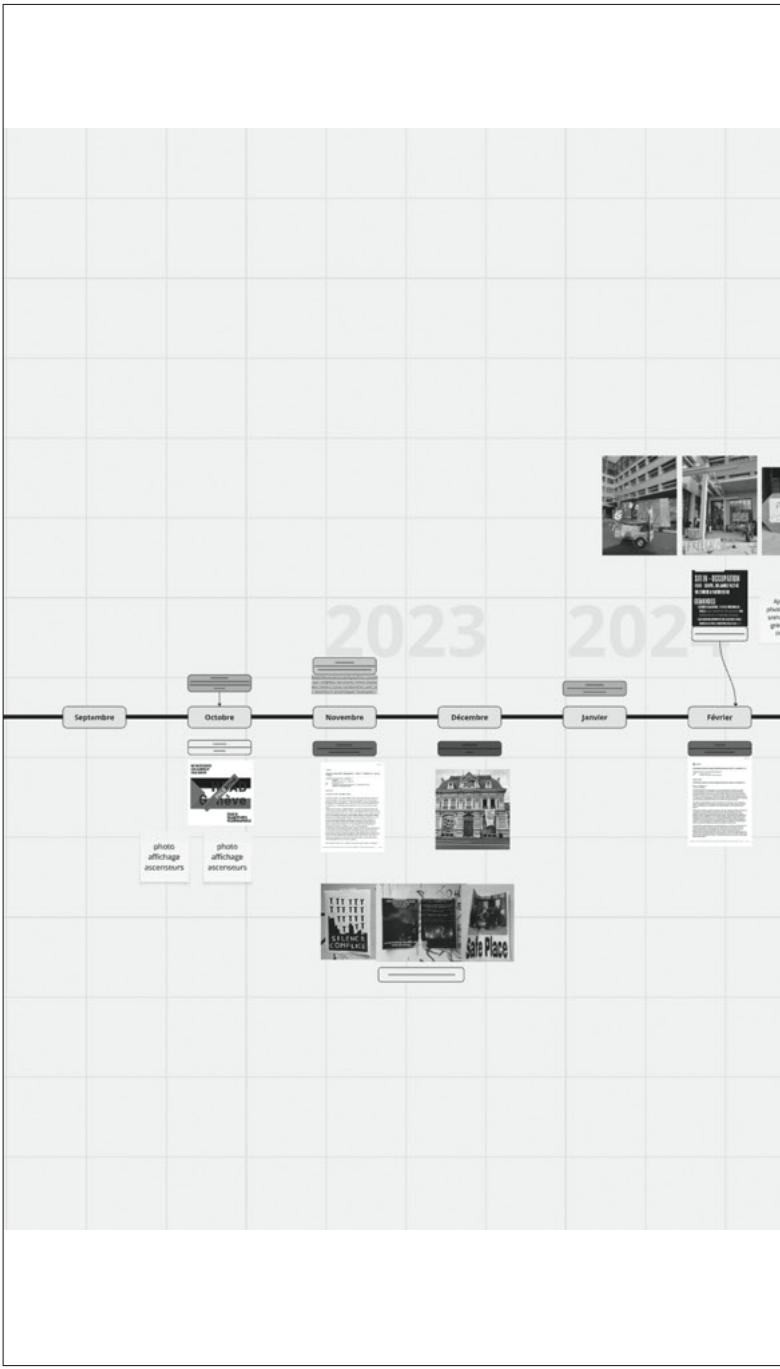
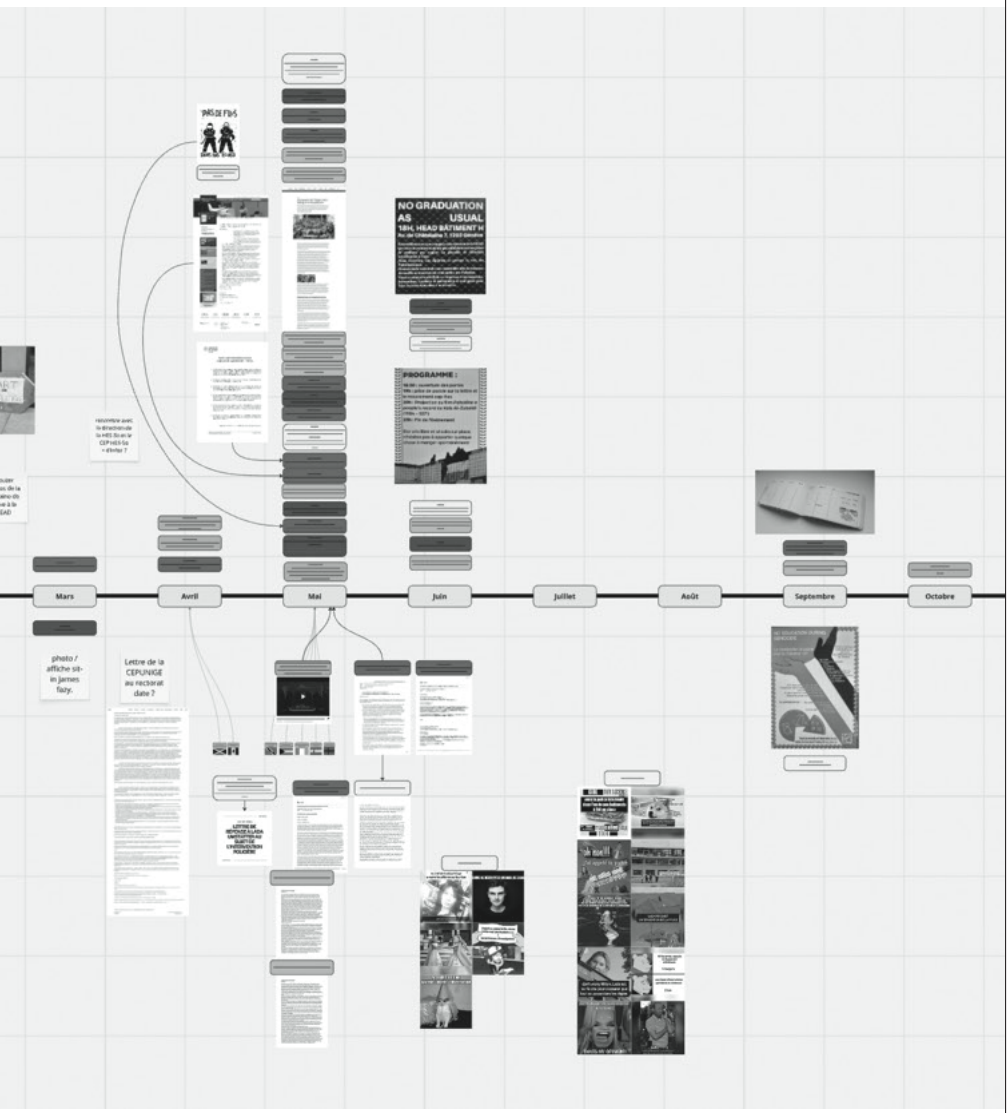
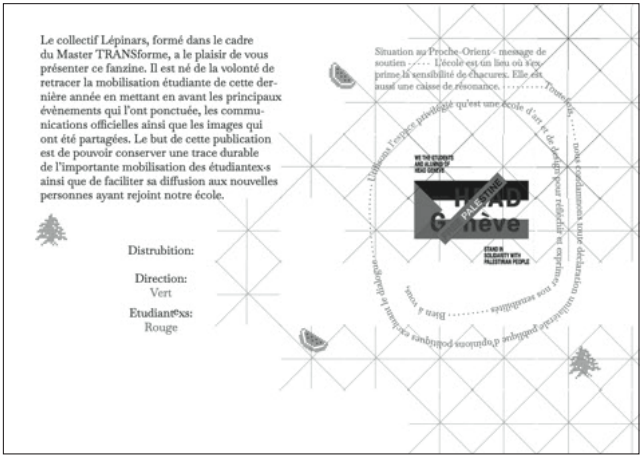


fig.1 Capture d'écran du tableau Miro


NO GRADUATION
AS USUAL
18H, HEAD BÂTIMENT H
PROGRAMME :
Mars
Avril
Mai
Juin
Juillet
Août
Septembre
Octobre
photo / affiche sit-in James Fazy.
Lettre de la CEPUNIGE au rectorat date ?





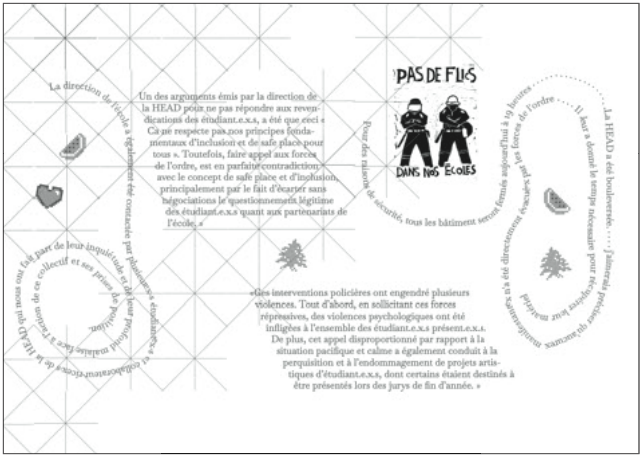


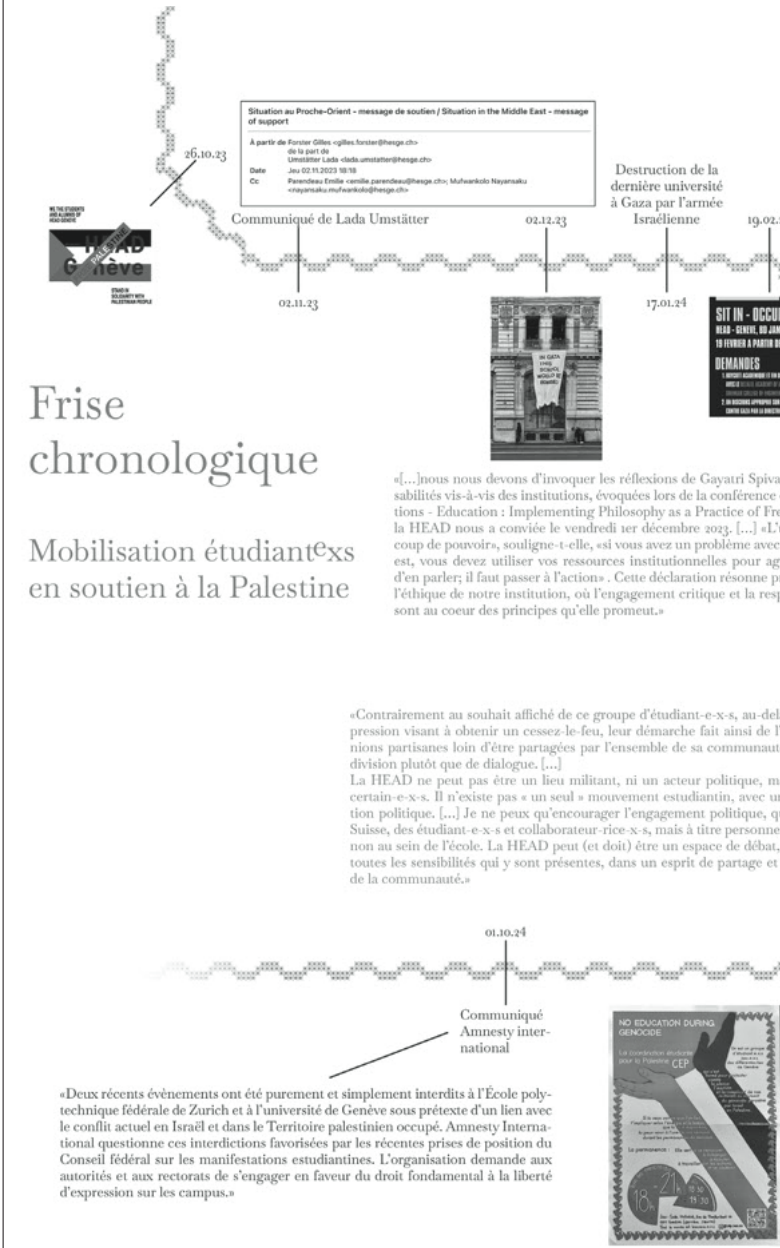
fig.2 Extrait de planches de notre publication

But de la publication

Nous avons travaillé à une petite édition qui prendrait la forme d'un fanzine dans l'idée de pouvoir imprimer et réimprimer l'objet à faible coût afin de le diffuser facilement. La page Instagram du mouvement constitue une forme d'archivage relativement exhaustive du travail effectué par la CEP, mais nous trouvions intéressant de travailler sur un format papier.

Ce fanzine s'adresse avant tout aux personnes qui n'ont pas suivi les événements ainsi qu'aux nouvelles arrivées dans l'école. Nous avions aussi à cœur de le partager avec les autres départements de la HEAD, puisque la mobilisation s'est principalement déroulée dans le bâtiment des Arts Visuels et a été portée par les étudiantɛ›s de cette filière. Cette publication constitue donc une opportunité de faire rayonner cette mobilisation. Nous avons distribué le document lors de la fête de fin d'année organisée par la HEAD, où nous disposions d'un stand. Plus largement nous avons déposé des exemplaires dans les autres bâtiments de l'école et dans la cafeteria.

Par ailleurs, nous tenions également à inscrire ce moment de débat autour de l'articulation entre politique et éducation, dans les archives des projets collectifs du master TRANSforme, ainsi que dans celles de la bibliothèque de la HEAD. La portée symbolique de cet archivage institutionnel a son importance.



Frise chronologique

Mobilisation étudiant^{e}xs en soutien à la Palestine

«[...]nous nous devons d'invoquer les réflexions de Gayatri Spiva
sabilités vis-à-vis des institutions, évoquées lors de la conférence
tions - Education : Implementing Philosophy as a Practice of Fre
la HEAD nous a conviée le vendredi 1er décembre 2023. [...] «L'
coup de pouvoir», souligne-t-elle, «si vous avez un problème avec
est, vous devez utiliser vos ressources institutionnelles pour ag
d'en parler; il faut passer à l'action» . Cette déclaration résonne p
l'éthique de notre institution, où l'engagement critique et la resp
sont au coeur des principes qu'elle promeut.»

«Contrairement au souhait affiché de ce groupe d'étudiant-e-x-s, au-del
pression visant à obtenir un cessez-le-feu, leur démarche fait ainsi de l
nions partisanes loin d'être partagées par l'ensemble de sa communaut
division plutôt que de dialogue. [...]
La HEAD ne peut pas être un lieu militant, ni un acteur politique, m
certain-e-x-s. Il n'existe pas « un seul » mouvement estudiantin, avec u
tion politique. [...] Je ne peux qu'encourager l'engagement politique, q
Suisse, des étudiant-e-x-s et collaborateur-rice-x-s, mais à titre personne
non au sein de l'école. La HEAD peut (et doit) être un espace de débat,
toutes les sensibilités qui y sont présentes, dans un esprit de partage et
de la communauté.»

«Deux récents évènements ont été purement et simplement interdits à l'École polytechnique fédérale de Zurich et à l'université de Genève sous prétexte d'un lien avec le conflit actuel en Israël et dans le Territoire palestinien occupé. Amnesty International questionne ces interdictions favorisées par les récentes prises de position du Conseil fédéral sur les manifestations estudiantines. L'organisation demande aux autorités et aux rectorats de s'engager en faveur du droit fondamental à la liberté d'expression sur les campus.»

fig.3 Frise chronologique réalisée pour notre publication



How can I change the futur without talking about the present ?

"How can I change the futur without talking about the present ?" is a vidéo performance from art student who want to use their voices in solidarity with Palestine but keep getting silenced or not listened to.





GRÈVE 23.02.24

RDV délégation grève et Lada Umstätter 26.02.24

Lettre ouverte à la direction, relayée par le syndicat

Communiqué de Lada Umstatter sur la grève envoyé à l'ensemble de la communauté HEAD

xx.xx.xx

Évènement au Cube avec une représentante des étudiantexs de la Bezalel Academy of Arts and Design

Article sur Renversé : «How can I change the future?» 01.03.24

Début occupation UNIGE 01.03.24

Évacuation UNIGE / occupation HEPIA 14.03.24

15.05.24 Rencontre CEP avec le conseil des directeuricex·s HES

17.05.24 Lettre de soutien à l'occupation organisée par MARAD

21.05.24 Prise de position HEAD + HES-SO

La HES-SO Genève se positionne en faveur de la paix et du respect du droit

Occupation de la HEAD 22.05.24

Évacuation de la HEAD + Campagne affichage 23.05.24

27.05.24 Lettre de soutien par le syndicat des services publics -> Commun + espaces d'art -> sans suite

30.05.24 Positionnement

12.06.24 Lettre d'interpellation + soirée d'envoi -> sans suite

25.09.24 Reprise de la permanence



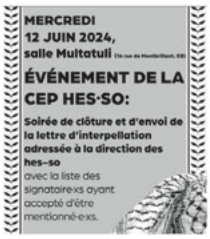












«En premier lieu, nous tenons à rappeler qu'en tant qu'étudiant-e-x-s, nous sommes l'unité fondamentale qui constitue nos écoles. Dans nos Chartes et règlements, nous lisons que la violence ainsi que toute forme de discrimination sont proscrites au sein de nos institutions. Nous avons également le devoir de les dénoncer si l'on en devient témoin.

Dans ce contexte, nous dénonçons la position silencieuse de nos directions respectives, en aucun cas neutre, vis-à-vis des violences perpétrées en Palestine : ne pas se prononcer sur un massacre d'une brutalité historique, sur un génocide [2], représente un manque de responsabilité quant à la défense des droits humains qui est pourtant prônée par les HES-SO [3].»

IV. Suite et charte

Parallèlement au travail d'archivage, nous avions la volonté de créer un cercle de parole, un espace de réflexion de formation autour de sujets politique au sein de la HEAD qui prendrait la forme d'ateliers, de lectures pendant la pause de midi qui deviendrait l'occasion de partager des références et d'échanger sur l'actualité. Ce format aurait pu être adapté d'une année à l'autre avec comme focus cette année les conflits en cours au Moyen-Orient. Désireu·se·s d'expérimenter ce format dans le cadre institutionnel, nous avions entamé un échange avec la directrice de l'école, Lada Ümstatter, pour mettre en place ce format. Une première rencontre nous a permis de l'informer de nos intentions et d'affirmer une transparence dans notre démarche. À la suite de cette rencontre, la directrice était enthousiasmée par le projet et nous a révélé qu'elle pensait mettre en place un forum de discussion à la rentrée académique 2025.

Cependant, peu de temps après cet échange, une occupation portée par la CEP HES est organisée à la HEAD. Celle-ci est rapidement évacuée par les forces de l'ordre et toutes les classes du département des Arts visuels sont convoquées séparément par la directrice. À cette occasion, elle mentionne alors une collaboration naissante avec notre collectif pour témoigner de sa volonté d'ouvrir le dialogue avec les étudiantɛ·s et d'insister sur d'autres moyens que les occupations pour communiquer les revendications des étudiantɛ·s.

Embarasséɛ·s par la récupération institutionnelle de notre idée et face à la complexité de l'articulation entre la direction, la CEP et l'ensemble du corps étudiant, le collectif Lépine décide de ne plus s'impliquer dans un échange qui ne traduirait pas cette complexité.

Toutefois, nous conservions la volonté de proposer un format de rencontres, excluant cette fois-ci la direction de l'institution. Nous voulions proposer des séances ayant pour objectif de discuter de documents, prises de position et communiqués de la HEAD, de les analyser collectivement et de rédiger des recommandations adressées à la direction de l'institution.

La première séance que nous avions prévu d'organiser devait porter un document de la HEAD intitulé « HEAD — Genève — règles, usages et valeurs », qui est un texte qui met en avant la volonté de l'institution d'offrir un cadre où chacunɛ·x peut se sentir respectéɛ·x et en sécurité et où toutes formes de discriminations sont proscrites.

Nous avions porté notre choix sur ce texte, car il est présenté comme un contrat de confiance ente le HEAD et ses

étudiantɛ·x·s. Or, nous pensons que plusieurs des points énoncés dans ce dernier ne sont pas respectés par l'institution. Deux phrases du texte avaient particulièrement retenu notre attention :

• « La HEAD — Genève, tout comme la HES-SO Genève dont elle fait partie, promeut activement une école qui proscrit toutes les discriminations et favorise un environnement où chacunɛ·x se sent accueilli et en sécurité. »

• « La HEAD a un devoir d'exemplarité. » Après discussion, notre collectif a conclu que ces engagements n'avaient pas été honorés par l'institution. En effet, en faisant appel aux forces de l'ordre pour faire évacuer le bâtiment A de l'école le jeudi 23 mai 2024 à 20 h 40, la HEAD a opté pour une répression autoritaire d'une mobilisation étudiante non violente, quand, selon nous, la voie de la discussion et l'écoute bienveillante des revendications du groupe mobilisé aurait été une solution plus constructive qui n'aurait pas mis l'intégrité physique des personnes présentes à la HEAD en péril.

Même si l'évacuation de l'école s'est déroulée dans le calme, la présence massive et armée des forces de l'ordre reste un geste lourd de symbolique, révélateur d'un rapport de force démesuré.

Afin de préparer cette séance et dégager des pistes de réflexion, notre collectif a créé un sondage en ligne, dont le lien a été partagé par le moyen d'affichages dans les bâtiments de l'institution. Il posait les questions suivantes :

1. Penses-tu que la HEAD « favorise un environnement où chacunɛ·x se sent accueilli et en sécurité » ?
2. Qu'est-ce que c'est un espace safe pour toi ?
3. Penses-tu que la HEAD accomplit son « devoir à l'exemplarité » ? Aimerais-tu en expliquer les raisons ?
4. Trouves-tu que la HEAD « proscrit toute discrimination fondée » sur ton « opinion politique » ? Aimerais-tu en expliquer les raisons ?
5. As-tu des réflexions à partager à propos des chartes de l'école ?
6. Aimerais-tu ajouter un point à la charte ?

La participation à ce sondage a été faible ; seulement six réponses. Bien qu'un échantillon aussi restreint ne permette pas de tirer de conclusion valable sur l'avis des étudiantɛ·x·s de la HEAD, nous avons constaté que les participantɛ·x·s au sondage sont tou·x·s·tes d'avis que l'institution ne remplit pas le « devoir à l'exemplarité » énoncé dans son document. Les raisons mentionnées sont les suivantes : manque de mixité sociale, répression de mouvements étudiants, augmentation des frais de scolarité, prise de position dans le cadre de conflits internationaux.

Parallèlement à la mise en place de ce sondage et à nos réflexions sur la charte de la HEAD, dès novembre 2024, la direction met en place les forums de discussion dans ses bureaux, accessibles uniquement sur inscription nominative.

Ce format, vraisemblablement trop formel et engageant pour une grande partie des étudiantɛ·s, ne rencontre qu'un faible succès. À partir du 17 janvier, à la demande des étudiantɛ·s engagéɛ·s, ces forums prennent une nouvelle forme : ils deviennent anonymes et ouverts à tous·x les étudiantɛ·s, attirant alors un public plus large. La CEP HES s'y investit activement dans le but de faire avancer plusieurs de ses revendications. Des groupes de travail se constituent et des rencontres étudiantes de préparation aux forums sont organisées. Nous constatons que beaucoup d'énergies et de temps, en parallèle des études, sont mobilisés dans ces échanges avec la direction. Dans ce contexte, organiser un second forum en parallèle, à l'initiative de notre collectif, nous a semblé redondant et peu pertinent. Par ailleurs, les faibles retours au sondage témoignent également de la difficulté légitime, pour les étudiantɛ·s, d'agir sur tous les terrains à la fois.

Ces deux raisons combinées nous ont incitéɛ·s à adapter notre travail au contexte et à écarter cette idée, afin de concentrer nos efforts sur la création de notre publication.



fig.4 Exemple d'annonce que nous avions affichée dans notre école

V. Conclusion

Au cours de ces quatre semestres, notre travail collectif a beaucoup évolué, tant dans son sujet ou sa forme que dans ses modalités.

Initialement pensé comme un projet autour de la cuisine et des habitudes alimentaires des habitantɛ·s du quartier des Charmilles, nous avons décidé de l'orienter sur un sujet d'actualité qui a touché et indigné les membre·s de notre institution, nous comprisɛ·s. Cette décision qui nous est apparue comme une évidence aura eu des impacts sur notre travail.

Choisir de consacrer un projet collectif à un sujet aussi sensible et important que le génocide en cours à Gaza et l'opposition entre les étudiantɛ·s mobiliséɛ·s et la direction de notre institution n'était pas une entreprise facile. Nous avons dû composer avec des événements qui se produisaient parallèlement à notre travail, tout en devant porter une attention particulière à la manière dont notre groupe a pu être perçu par les étudiantɛ·s ainsi que par la direction.

Il nous a fallu ajuster notre posture, notre méthode et nos objectifs en fonction de ce contexte mouvant. Malgré ces défis, nous sommes fiɛr·s d'avoir mené ce travail jusqu'au bout. La publication que nous avons réalisée constitue une trace d'un moment de mobilisation étudiante inédit au sein de la HEAD. À notre échelle, nous avons contribué à documenter un mouvement collectif, en tentant de le restituer avec respect, sensibilité et engagement. Le plus important pour nous est d'avoir pu faire entrer ce travail dans les archives officielles de l'institution : la bibliothèque. C'est ce que cet article nous a permis d'accomplir.

COLLECTIF MILLE-FEUILLES
Melissa Steenman, Noé Mariller et
Roxane Errico



LE COLLECTIF

Le collectif Mille-feuilles est composé de trois étudiant.es, venant de cursus bachelor différents (art et travail social). Nous avons des pratiques artistiques qui mettent en œuvre la peinture, la vidéo, la broderie, l'écriture ou encore la céramique. En dehors de nos études, nous avons tou.te.s une expérience professionnelle avec les enfants ou les adolescent.e.x.s. Roxane a travaillé en tant qu'animatrice en maison de quartier, Melissa y travaille en tant que monitrice et Noé donne des cours de répétition à des élèvexs du niveau secondaire. Le collectif s'est soudé autour d'une envie commune de collaborer avec des personnes jeunes. Il a pour but de penser, d'organiser, puis de réaliser des ateliers artistiques avec des adolescent.e.x.s âgé.e.x.s de 12 à 18 ans au sein de structures d'accueil déjà existantes. Les projets du collectif s'inscrivent dans une démarche d'expression créative et de partage mettant au centre le processus de collaboration plutôt que le résultat esthétique.

Nous portons tou.te.s un intérêt particulier à la pratique de l'écriture en lien avec nos productions d'artistes : Melissa utilise l'écriture comme outil réflexif dans sa pratique de peintre, Roxane écrit des poèmes qui sont ensuite reproduits sur des objets et Noé écrit des textes qui viennent se juxtaposer à ses films.

Selon nous, l'écriture est un outil d'autodétermination pertinent dans le cadre d'un espace de création et de dialogue, c'est pourquoi nous souhaitons en faire un élément central dans les ateliers que nous concevons.

Tant du point de vue pédagogique que créatif, l'écriture est une pratique accessible à la plupart des personnes, surtout si, dans une logique d'inclusivité, la justesse de l'orthographe ne fait pas obstacle et si le multilinguisme est valorisé.

LE FOYER HORAÉ

Nous avons contacté divers lieux d'accueil pour la jeunesse, notamment pour des groupes de jeunes adolescente.x.s, comme des maisons de quartiers et des foyers pour leur proposer de réaliser des ateliers créatifs. Le Foyer Horaé, qui est le seul foyer pour jeunes filles à Genève, nous a répondu avec une grande curiosité. Le lieu de vie accueille des jeunes âgées de 14 à 18 ans, autonomes dans leurs vies quotidiennes, mais momentanément en conflit avec leur famille, la scolarité, les règles sociales ou faisant l'objet de mesures judiciaires. La directrice nous a proposé de nous réunir avec toute l'équipe pour leur présenter nos idées et discuter de la faisabilité des ateliers. Nous les avons rencontrés lors d'une réunion, durant laquelle plusieurs points essentiels ont été abordés tels que le but du projet, la temporalité, l'accompagnement des jeunes, la confidentialité, la présence des éducateur.ice.x.s ou non, le matériel nécessaire, la possibilité de laisser aux jeunes un espace pour transformer l'atelier en fonction du sens qu'elles y trouveraient.

Suite à cela, les éducateur.ice.x.s ont parlé du projet au groupe de jeunes filles afin qu'elles décident si elles souhaitaient participer ou non. En effet, il était primordial pour nous que les ateliers soient basés sur leur volonté de participer, sans obligation, contrairement à la logique à laquelle elles sont confrontées dans le milieu scolaire. À notre plus grand plaisir, les jeunes ont manifesté de la curiosité et ont voulu participer.

Dès notre première rencontre, au cours d'un repas au foyer, nous avions à cœur de bâtir une relation de confiance avec les jeunes. Au cours du repas au sein du foyer, nous leur avons présenté notre projet et proposé de travailler sur la thématique de « la bulle », riche de sens pour chacun.e.x d'entre nous. Ce sujet était pensé pour résonner avec des expériences personnelles tout en restant ouvert à diverses interprétations. Le but principal n'était pas de produire des œuvres, mais de créer une expérience collective et enrichissante sur des plans créatifs et sociaux.

LA BULLE

Le thème de « la bulle » a émergé au fil des discussions au sein du collectif, car il nous semblait faire écho, tout en étant très large, à ce que nous avions envie d'offrir comme espace, à la fois symbolique et concret, aux jeunes résidentes . Pour nous tou.te.s, « la bulle » désigne un espace délimité dans lequel on se sent bien. C'est en quelque sorte une manière d'être coupé du monde extérieur, d'être replié sur soi, dans son propre monde personnel où l'on se sent protégé et à l'abri des perturbations extérieures.

Cette notion de *bulle* peut être reliée à celle de *safe space*, dans la mesure où toutes deux désignent des espaces, physiques ou symboliques, où l'individu se sent protégé des agressions extérieures. Selon Sara Ahmed[1], le *safe space* se définit comme un lieu où les personnes peuvent « respirer » hors des structures dominantes d'oppression et de violence symbolique. Sous cet angle la *bulle* devient la métaphore d'un isolement volontaire et d'une mise à l'écart du bruit social, un cadre qui permet de préserver un équilibre émotionnel. Les travaux de Erving Goffman[2] sur les territoires du moi peuvent aussi éclairer ce rapprochement : la *bulle* constitue un territoire symbolique où l'individu aménage ses propres règles et ses limites, comparable à l'enceinte protectrice du *safe space*. Ces espaces peuvent apparaître comme des réponses vitales à l'injonction permanente de performativité dans nos sociétés compétitives.

Ainsi, qu'elle soit concrète (groupe militant, salle de discussion) ou imaginaire (retrait intérieur, rêverie), la *bulle* prolonge et matérialise la fonction première du *safe space* : offrir un refuge, même temporaire, contre la violence et l'injonction normative. Cette parenté révèle aussi les tensions entre protection et repli, questionnant la frontière entre *empowerment* collectif et isolement.

Nous imaginons que travailler à partir de « sa bulle » favoriserait des créations personnelles dans le cadre d'un échange bienveillant et collectif. Lorsque nous leur avons présenté, les jeunes filles ont témoigné de l'intérêt pour ce thème. Tout en établissant un espace de dialogue autour de la thématique de la bulle, le projet nous a permis de créer un cadre propice à l'expression artistique. À travers cette expérience, nous avons cherché à offrir un lieu où chaque participante pouvait s'éloigner de son quotidien pour explorer librement ses émotions, ses idées et sa créativité.

Au fil des ateliers, le thème de la bulle s'est décliné en plusieurs sous-thèmes

---

1 Ahmed, S. (2012). *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life*. Duke University Press. https://doi.org/10.2307/j.ctv1131d2g

2 Goffman, E. (1968). Asiles : Essais sur la situation sociale des malades mentaux et autres détenus. Editions de Minuit, Collection Sens Commun. Paris

tels que la maison, la chambre, la haine, la sexualité, l'amour, la beauté, la nature ou encore les animaux. Nos ateliers avaient pour objectif de permettre à chacune des participantes de s'exprimer librement autour de ces thèmes dans un espace *safe*. La thématique de la maison est venue des jeunes elles-mêmes, ce qui nous a particulièrement marqués. Le foyer dans lequel elles vivent étant un logement temporaire et partagé à plusieurs. Certaines d'entre elles ont exprimé la difficulté de se sentir « chez soi » parfois. Il s'agissait d'une dimension que nous n'avions pas prévu d'aborder, mais celle-ci a émergé durant nos discussions et nous avons donc suivi les envies des participantes. En effet, l'un des aspects essentiels de notre démarche a été de co-construire ces ateliers avec les jeunes, en leur laissant la possibilité d'influencer la direction du projet.

LES ATELIERS

Chaque atelier a duré entre 30 minutes et une heure, tous les lundis soir pendant un mois.

Au fil des sessions, nous avons apporté une variété de matériels (peintures, feutres, papiers et accessoires) que nous avons soigneusement sélectionnés en fonction des préférences exprimées par les participantes. Ces outils leur ont permis de s'approprier pleinement ces moments, et nous avons choisi de laisser ce matériel au foyer pour qu'elles puissent continuer à s'en servir après notre départ. La diversité des activités proposées (écriture libre, cadavres exquis, dessins autour de mots-clé) permettait à chaque participante de construire son propre projet. Chacune a ainsi de trouvé sa place, quelle que soit son aisance avec la création artistique.

Nous venions à chaque atelier avec plusieurs types d'exercices d'expression différents, et nous regardions avec elles ce qui suscitait le plus leur intérêt (nous restions aussi à l'écoute d'autres idées formulées par le groupe).

Par exemple, nous avons proposé à chacune de mettre un mot en relation avec le thème de la bulle dans un bol. Chacune a ensuite tiré au sort un mot. L'exercice consistait ensuite à créer quelque chose à partir du mot sélectionné. Ou encore, lors d'un autre atelier, nous avons proposé aux participantes d'écrire des phrases extraites de chansons qu'elles aimaient puis de créer à partir de l'une de ces phrases.

Nous avons pris le temps d'expliquer le cadre, c'est-à-dire que nous menions ce projet alors que nous étions étudiante.x.s, que ce que l'on ferait serait aussi discuté 'à l'extérieur'. Nous leur avons par ailleurs assuré, en accord avec l'équipe éducative, que c'est elles qui décideraient ce qui pouvait ou non être partagé hors de nos séances (sauf si elles partageait des situations dans lesquelles elles étaient en danger). Nous leur avons également demandé à chaque atelier si elles souhaitaient la présence des éducateur.ice.x.s du foyer. Nous avions convenu avec l'équipe éducative que nous leur enverrions un retour les lendemains des ateliers. Nous partagions ainsi après chaque rencontre nos remarques sur la dynamique du groupe et l'évolution de l'atelier pour que les éducateur.ice.x.s puissent ensuite revenir dessus si besoin.
Chaque atelier a marqué une étape dans le développement du projet. Lors du premier rendez-vous, les jeunes filles se sont montrées curieuses, mais légèrement réservées. Peu à peu, un cadre de confiance s'est mis en place et des discussions très variées – allant de questions techniques sur l'utilisation du matériel aux relations amoureuses – ont pu prendre place.

Le second atelier s'est déroulé dans une atmosphère plus introspective, où certaines ont choisi de poursuivre des projets amorcés, tandis que d'autres ont exploré des thèmes liés à leur maison idéale ou à un espace de réconfort.

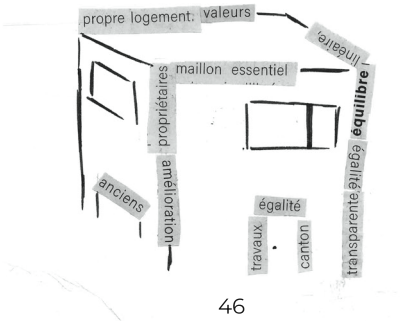
L'écriture a servi de pont entre leurs idées et leurs créations.

Lors du dernier atelier, la présence d'une éducatrice a modifié la dynamique, apportant une nouvelle dimension aux interactions. Nous avons remarqué plus de retenue de la part des filles dans leurs manières de s'exprimer et d'échanger entre elles sur les sujets abordés. Avec du recul, nous pensons qu'afin de soigner la qualité du lien entre les jeunes et nous, il aurait été préférable que les éducateur.ice.x.s ne soient pas ou peu présent.e.x.s. Cependant, il a été intéressant pour nous d'expérimenter deux dynamiques différentes. Les participantes ont tout de même continué leurs créations, tout en échangeant sur leur quotidien et leurs aspirations, consolidant ainsi les liens créés au fil des semaines.

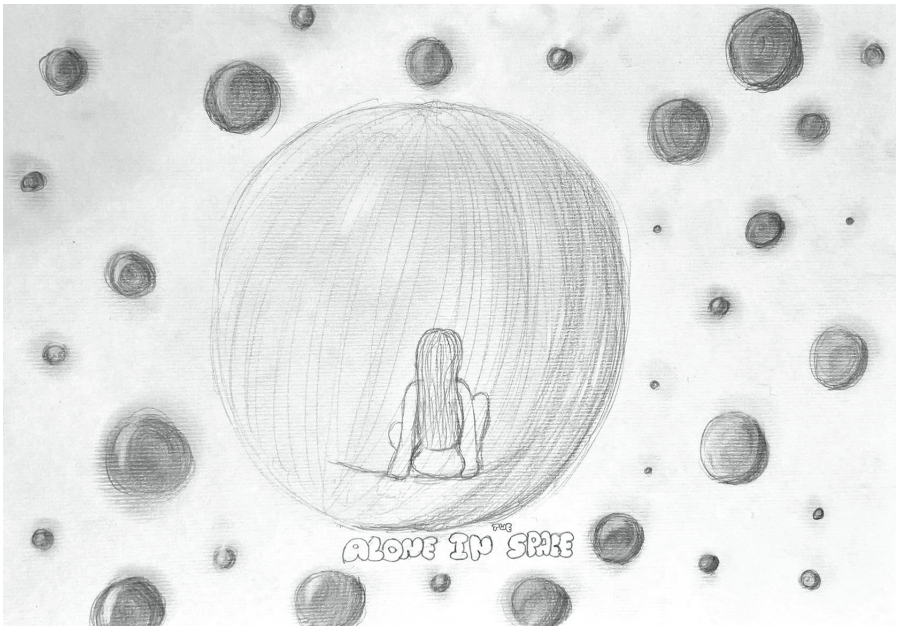
Le cadre sécurisant du foyer a permis qu'elles soient plus rapidement à l'aise pour échanger avec nous que si nous avions travaillé ailleurs. Nous avons rapidement observé que notre rôle était aussi de soutenir les participantes pour qu'elles acquièrent une confiance en elles suffisante pour créer. Certaines ne se sentaient en effet parfois pas capables de faire ce qu'elles imaginaient, pensant que cela serait trop difficile ou irréalisable. Notre rôle était souvent de discuter pour proposer des pistes, sans jamais donner de solutions toutes faites.

Nous avons également participé aux différents exercices et nous nous sommes montré.e.x.s vulnérable.x.s quant au fait de ne pas entièrement maîtriser les divers matériaux et pratiques artistiques. Cette posture a permis d'observer une évolution dans l'aisance de certaines jeunes, notamment dans le temps pris à démarrer une création. Lors du troisième atelier, nous avons constaté une grande différence dans le lâcher prise des participantes, se lançant dans leurs projets sans trop réfléchir, montrant plus de confiance dans leur capacité à pouvoir créer comme elles l'entendaient.

À travers des exercices mêlant écriture, dessin et réflexion collective – pendant lesquels nous prêtions une une attention particulière à respecter le rythme et les envies de chaque participante – les jeunes filles ont réalisé différents dessins, peintures, collages et écrits.



Collage d'une participante sur des mots lui évoquant « la maison ».



Dessin d'une participante sur son interprétation de l'expression « être dans sa bulle ».

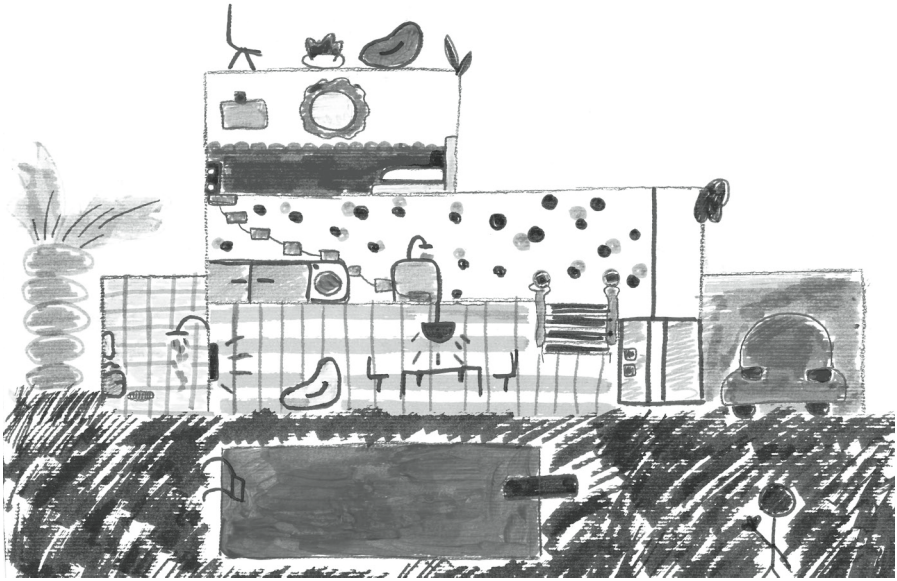


Dessin d'une participante sur ce qui serait une bulle dans laquelle elle se sentirait bien.

Maison de rêve

- bord de mer
- 3 étages
- piscine
- palmiers
- ascenceur
- escalier
- salle de cinéma
- villa

Liste de mots pour une « maison de rêve » selon une participante et création de cette maison par le dessin.



L'ÉDITION

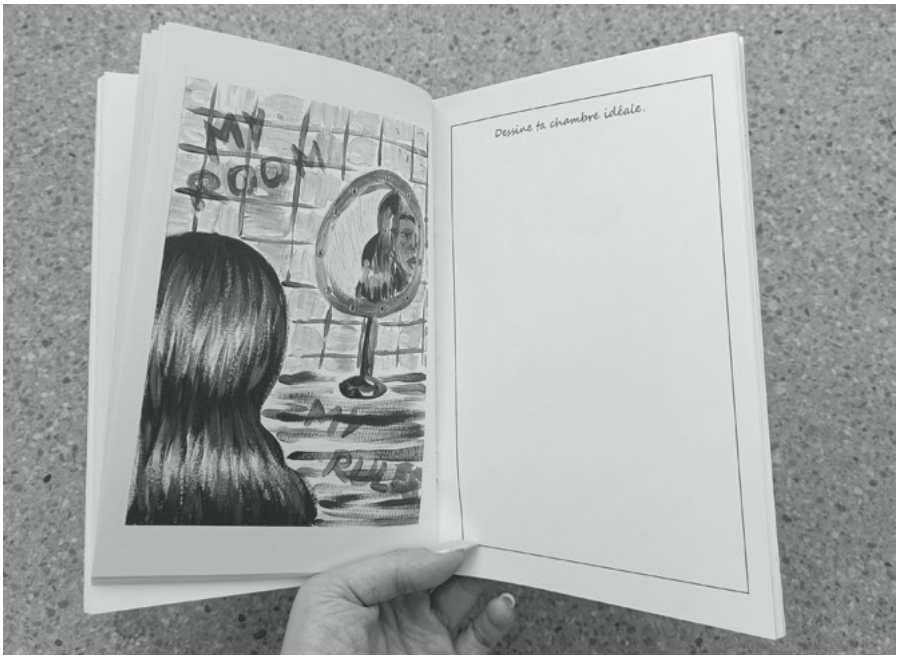
Au fur et à mesure du projet, nous avons constaté des changements. Nous avons vu les jeunes filles s'approprier les outils et les thèmes avec de plus en plus d'assurance. Leur enthousiasme et leur investissement ont été pour nous une source de motivation et de fierté. L'accès à des ressources créatives et la liberté que nous leur avons laissée dans les consignes ont renforcé leur autonomie, tout en valorisant leur capacité à s'exprimer de manière libre. Par ailleurs, l'implication de l'éducatrice au dernier atelier a ancré ce projet dans leur réalité quotidienne, offrant un autre regard sur leurs créations.

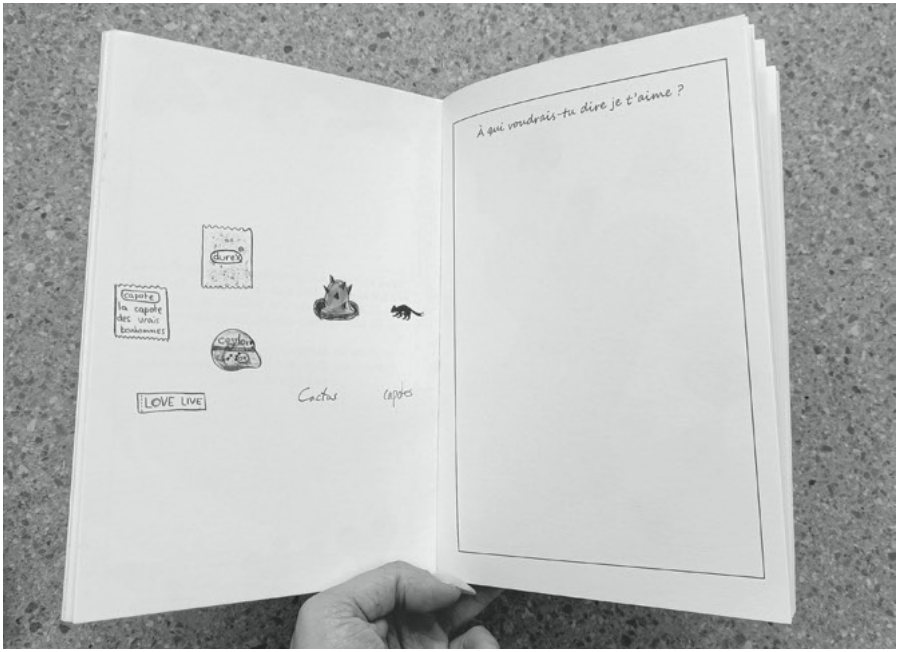
Les créations issues de ces ateliers ont été rassemblées afin de réaliser une édition collective, pensée à la fois comme un souvenir précieux et un outil de partage sur l'approche développé auprès des professionnel.le.x.s. Nous souhaitions que cette édition témoigne de la richesse des échanges et puisse inspirer d'autres jeunes et professionnels à explorer les bienfaits de moments de création et d'échange de ce type.

Cette édition englobe les différents projets (dessins, textes, collages, peintures) réalisés par les jeunes filles (qui ont souhaité garder l'anonymat). Elle contient également des espaces à compléter, à personnaliser. Le fait de créer une édition était aussi un moyen d'archiver ces ateliers, de les faire exister au-delà du moment de l'échange.

Nous avons remis une douzaine d'exemplaires au foyer afin que chaque participante puisse avoir le sien et que l'équipe d'éducateur.ice.x.s puissent s'en servir dans des futurs projets de l'institution.




MY ROOM
Dessine ta chambre idéale.


À qui voudrais-tu dire je t'aime ?
clures
capote
la capote des vrais bonhommes
Cactus
LOVE LIVE

MÉTHODOLOGIE

Tout au long des ateliers, nous avons tenu un journal de bord. On y détaillait les différentes interactions, nos ressentis, nos observations, on y consignait les tickets d'achats et on y intégrait les feedbacks faits aux éducateur.ice.x.s. Après chaque atelier, nous prenions en photo les créations du jour. Puisque les participantes étaient mineures, nous avons signé.x.s une charte de confidentialité sur ce qui serait discuté lors des ateliers et nous avions la stricte interdiction de prendre en photos les jeunes ainsi que le foyer.

Le foyer Horaé se trouvant loin de nos habitations respectives, les temps de trajets sont devenus des temps informels durant lesquels nous partagions des pensées, des ressentis. Ils sont devenus un sas de décompression avant et après les ateliers, nous permettant d'arriver posé.e.s et de rentrer chez nous en ayant pu décharger ce qui avait été dit durant l'activité.

Quant à notre organisation au sein du collectif, nous nous retrouvions une fois par semaine et avions mis en place un tournus des rôles (écrire les comptes rendus, faire des retours aux professeur.e.x.s, animer les réunions, etc.). Ayant chacun.e.x des emplois du temps très différents et chargés, une bonne organisation et une bonne communication étaient nécessaires. Nous avions l'avantage d'avoir déjà tou.te.s travailler en collectif, ce qui nous a aidé.

RESSENTIS PERSONNELS

Noé

C'était la première fois que je me retrouvais face à un groupe, avec la volonté de transmettre quelque chose mais sans vouloir me mettre dans la position du *sachant*. J'avais quelques appréhensions au début, surtout sur la manière dont le groupe allait accueillir nos propositions. Nous ne savions pas si le thème choisi, « la bulle », allait parler aux jeunes ou si l'écriture allait les bloquer.

Finalement, les jeunes se sont vraiment prises au jeu, en dessinant, en écrivant et en partageant. Leurs textes et leurs images parlaient de leur chambre, d'espaces rêvés, de fragments de leur quotidien. Ça m'a beaucoup touché. Je ne m'attendais pas à une telle sincérité dans ce qu'elles ont partagé. Ça m'a rappelé que même une proposition simple peut ouvrir un espace de parole et d'imaginaire, si elle est bien accompagnée.

Ce qui m'a marqué aussi, c'est à quel point il peut être difficile, au début, de capter l'attention d'un groupe. Il faut du temps, de l'écoute. Il ne faut pas forcer. J'ai senti que quelque chose changeait quand la confiance a commencé à s'installer. On n'était plus là pour « faire produire », mais pour partager un moment, une expérience.
Et ce glissement-là m'a vraiment fait du bien. Je me suis senti à ma place

dans cet espace flottant entre création et relation, où chacun.e pouvait faire à sa manière. Pour moi, c'est là que tout devient intéressant : quand on crée un cadre, mais qu'on laisse les autres se l'approprier librement.

Melissa

J'ai l'habitude de travailler avec des jeunes en maison de quartier, mais cette fois-ci, c'était différent, car nous étions chez elles. Cela change inévitablement le rapport avec les jeunes. À la maison de quartier, les jeunes sont libres de venir et de partir quand iels le souhaitent dans un lieu ouvert à touxtes. Au foyer Horaé, je suis chez elles, dans leur appartement, dans leur intimité, quelque chose que je ne peux pas leur partager en retour.

Au départ, cela m'a mis dans une position inconfortable, car personnellement, je n'aimerais pas que des inconnus viennent chez moi. Je voulais donc être sûre que nous serions les bienvenuexs, ce qui a été le cas. J'ai été très touchée par la confiance que les filles nous ont témoignée au fil des ateliers et par la manière dont elles partageaient leurs ressentis sans filtre avec nous. Je pense que le fait d'être issue d'une génération proche de la leur a également aidé à renforcer les liens. J'ai fini par me sentir bien au fil des ateliers et j'ai vraiment l'impression que c'était réciproque.

Roxane

En commençant le projet, et malgré la confiance que je ressens envers mes collègues, je craignais la façon dont nous allions entrer en relation avec les jeunes. Du fait d'aller chez elles, dans leur lieu de vie, je savais que le premier contact établi serait fragile. Nous nous sommes bien préparé.e.s, nous avons longuement discuté, notamment de nos différentes peurs. Il était important dans ce collectif que les un.e.x.s et les autres puissent se sentir soutenus par le reste du groupe. J'ai l'impression que nous avons tou.te.s trois fait de notre mieux pour s'épauler durant les ateliers, ce qui nous a permis de renvoyer une image rassurante aux jeunes.

Néamoins, nous avons dû revoir notre équilibre de groupe à plusieurs reprises pendant le projet. Travailler en groupe n'est pas chose facile, mais je suis contente de voir que nous avons à chaque fois pris le soin de nous écouter pour évoluer ensemble.

BILAN ET RÉFLEXIONS

Notre bilan général du projet est positif. Nous avons su construire un lien avec les jeunes filles tout en mettant en pratique des ateliers de création et de réflexion, afin qu'elles puissent s'exprimer librement. De plus, notre cohésion de groupe a renforcé le projet et nous a poussé à nous investir pleinement dans celui-ci. Nous avons mis en commun nos différentes compétences artistiques, sociales et pédagogiques, afin d'en faire une expérience formatrice pour notre avenir professionnel.

Nous avons cependant fait face à plusieurs problèmes que nous n'avions pas anticipés. Tout d'abord, entrer en contact avec un établissement a été plus compliqué que prévu. La réalité du terrain des professionnel.le.x.s contactés rendait parfois très long le temps de réponses, ce qui a mis en péril la possibilité même de réaliser nos ateliers.

Dans le cadre du foyer, les résidentes changent fréquemment en fonction des besoins de celles-ci et de la disponibilité du foyer. C'est pourquoi il était important pour nous de mener ces ateliers sur une courte durée (quatre à cinq semaines) afin d'évoluer avec le même groupe. D'ailleurs, nous sommes venue.s leur apporter l'édition de leurs projets réalisés quelques mois plus tard, la plupart d'entre elles n'étaient déjà plus là. L'équipe éducative a pris soin de leur délivrer les éditions, mais nous avons été un peu déçu.e.s de ne pas avoir eu leurs retours en personne.

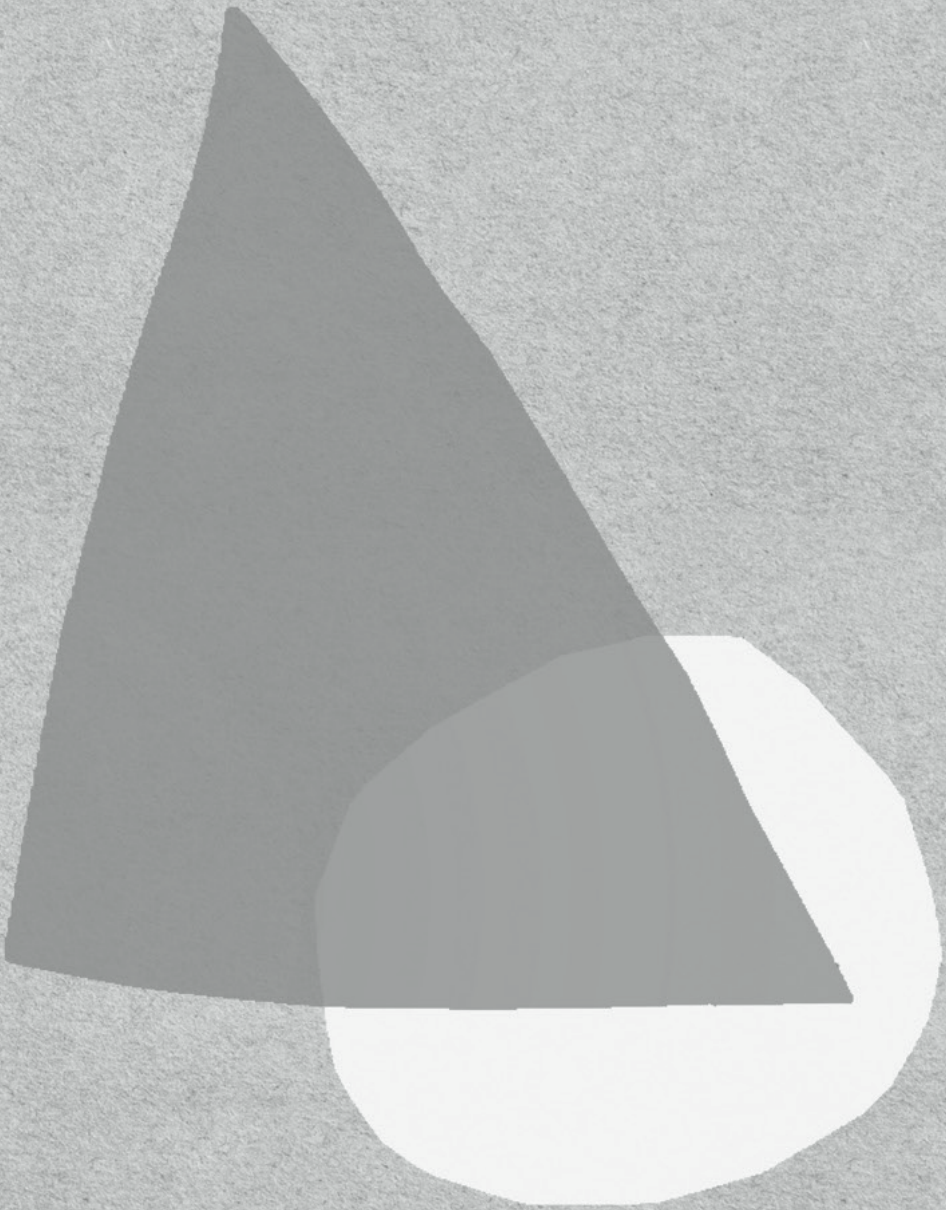
Nous avons fait le choix de réaliser l'édition nous-même, mais nous nous demandons s'il aurait été intéressant d'impliquer les jeunes dans ce processus. Nous nous sommes également questionné.e.s au sujet de l'orthographe. Nous avons fait le choix de ne pas corriger les textes des participantes lors des ateliers, mais de le faire ensuite numériquement avant l'impression de l'édition, afin de mieux mettre en valeur leurs écrits.

Avec du recul, nous pensons qu'il a été un peu naïf d'avoir réalisé des ateliers sur le thème de « la bulle » sans penser que la thématique de la maison allait émerger et que nous serions, par conséquent, face à des personnes qui n'en ont pas la même définition que nous. Cette différence de perception a été plutôt source de richesse dans les échanges que de problème car sommes arrivé.e.s avec une posture bienveillante et que nous étions à l'écoute.

CONCLUSION

Ce projet n'est pas seulement une aventure pédagogique ou artistique, mais également humaine. À travers ces moments de partage, nous avons observé des échanges riches entre les participantes, un engagement sincère dans les activités proposées et une belle dynamique collective. Nous espérons que ces ateliers auront encourager les jeunres résidents à exprimer leur créativité et à utiliser cela pour avancer dans leurs quotidiens. Auprès du foyer, nous aimerions que cette collaboration puissent en initier d'autres qui s'appuient similairement sur les moyens de l'art pour ouvrir un espace où l'on peut exprimer ces émotions, ces difficultés et ses rêves.

PLAGE A³
Une expérience en commun



aux possibilités infinies.



| 1. Le projet

L'hospitalité est un concept central dans l'art socialement engagé. En offrant un espace de rencontre, d'écoute, d'échange et de reconnaissance de l'autre, la pratique de l'hospitalité peut être un geste artistique en soi. Dans des formes d'art participatives, collaboratives, dialogiques, la relation qui est recherchée repose souvent sur une hospitalité active, où l'artiste accueille d'autres personnes pour échanger et créer ensemble. Ainsi, l'hospitalité permet de dépasser la simple représentation pour faire de l'œuvre un espace de dialogue et de transformation sociale.

Comment travailler sur la mémoire collective et l'hospitalité avec les habitant·e·x·s d'un quartier — en particulier avec les enfants ? C'est à partir de cette question que nous avons imaginé une série d'actions artistiques dans le quartier des Ouches, à proximité directe de notre école, en collaboration avec la Fête des voisins.

Lors d'une première journée d'échange, nous avons organisé un atelier d'estampillage : les enfants du quartier ont été invité·e·x·s à tamponner des morceaux de tissu avec des formes et des motifs qu'iels choisissaient elleux-mêmes. Chaque empreinte était comme un fragment de mémoire qui venait habiter la surface textile de manière joyeuse et spontanée.

Le lendemain, une structure mobile a été installée à la MACO, une manufacture collective où l'on peut venir réparer, créer et bricoler[1]. Pensée comme un espace public temporaire, cette structure servait de point de rencontre, d'abri symbolique, mais aussi de lieu d'action. Autour de cette structure, un second atelier a eu lieu : un atelier de couture collective. Cette fois, les tissus imprimés ont été transformés en objets à emporter — sacs, tabliers, marque-pages — des formes concrètes et utiles étaient ainsi issues de l'expérience partagée.

Ce texte retrace ce projet des premières intuitions jusqu'à la mise en œuvre concrète de l'installation en s'arrêtant sur les recherches menées, la conception de ateliers, et la manière dont l'expérience collective s'est forgée au fil du processus. Il montre comment les imprévus – voire les blocages – ont pu être transformés en quelque chose de fertile.

1 https://lamaco.ch

| 2. Développement | du projet

Conception et mise en œuvre

A la rentrée 2023-24, l'hospitalité était le thème proposé par le master TRANSforme de la HEAD – Genève pour amorcer les réflexions sur de nouveaux projets collectifs. Avec tou·te·x·s les étudiant·e·x·s du master, lors des premières semaines, nous avons exploré ce quartier des Charmilles dans lequel l'école se trouve, rencontrant différentes associations et habitant·e·x·s : une association d'habitant·e·x·s engagées dans la défense de la nature contre l'urbanisation excessive, le gérant d'un centre commercial, les responsables d'une structure d'hébergement d'urgence, une association qui réhabilite des lieux abandonnés pour en faire des espaces de rencontre dans le quartier et les responsables de la MACO, qui deviendra un partenaire de notre projet.

Ces explorations nous ont permis de mieux comprendre les dynamiques du quartier des Charmilles, un mélange de milieux populaires et aisés. La récente transformation d'anciennes usines en lofts de haut standing est un symbole de la transformation d'un patrimoine industriel en des objets architecturaux qui participent à la gentrification du quartier. Suite à ces rencontres et réflexions, nous – Ke, Nur et Giulia– avons décidé de former un collectif centré sur l'interaction avec le public, PLAGE A³. Ke est diplômée en arts plastiques à Aix-en-Provence, Nur est également diplômée en arts visuels (édhéa de Sierre) et travaille en particulier avec le son et Giulia est issue d'un cursus en cinéma (ECAL à Lausanne). En mettant en commun nos compétences spécifiques, notre objectif était de créer une structure physique permettant d'accueillir des publics.

Nous avons commencé par chercher et partager de nombreuses références inspirantes. Ensemble, nous avons imaginé une structure gonflable (inspirée par l'abri paraSITE de Bill Stone, l'Oase n°7 de Haus-Rucker-Co et Loud Shadows de Plastique Fantastique), une tente temporaire (comme celle de Nave de Smiljan Radic et SUPER-PAUSÉE du collectif vous), ou encore une structure flottante (inspirée de AirDraft de Thomas Randall-Page et Benedetta Rogers).Nous nous sommes également inspirées de Revertir la Pirámide d'OJO estudio, un projet qui produisait un lieu temporaire alternatif dans l'espace public en favorisant l'interaction entre le public et l'environnement dans lequel il se trouvait.

Enfin, en cherchant à être plus réalistes par rapport à ce que nous pourrions réellement construire dans ce cadre, nous nous sommes intéressées Musée précaire Albinet de Thomas Hirschhorn. Ce projet, réalisé en 2004 à Aubervilliers, s'est matérialisé au pied de la cité Albinet, où une construction provisoire réalisée avec des matériaux simples (bois, bâches, palettes, plastique, scotch) a accueilli pendant huit semaines des œuvres majeures empruntées au Centre Pompidou et au Fonds National d'Art Contemporain – des pièces de Duchamp, Malevitch, Mondrian, Dali, Beuys, Warhol, Le Corbusier, Léger. Loin d'être un simple projet de médiation, Hirschhorn considère son musée comme une œuvre d'art en soi: une proposition artistique radicale dans l'espace public, qui engage un dialogue direct avec les visiteureuses. Cet exemple est très pertinent pour notre projet car il montre qu'il est possible de créer un espace artistique sans recourir à des infrastructures perma-

nentes ou coûteuses. Cette approche rejoint notre volonté de concevoir un projet participatif où la construction n'est pas une fin en soi, mais un support d'une expérience en commun.

Collaboration

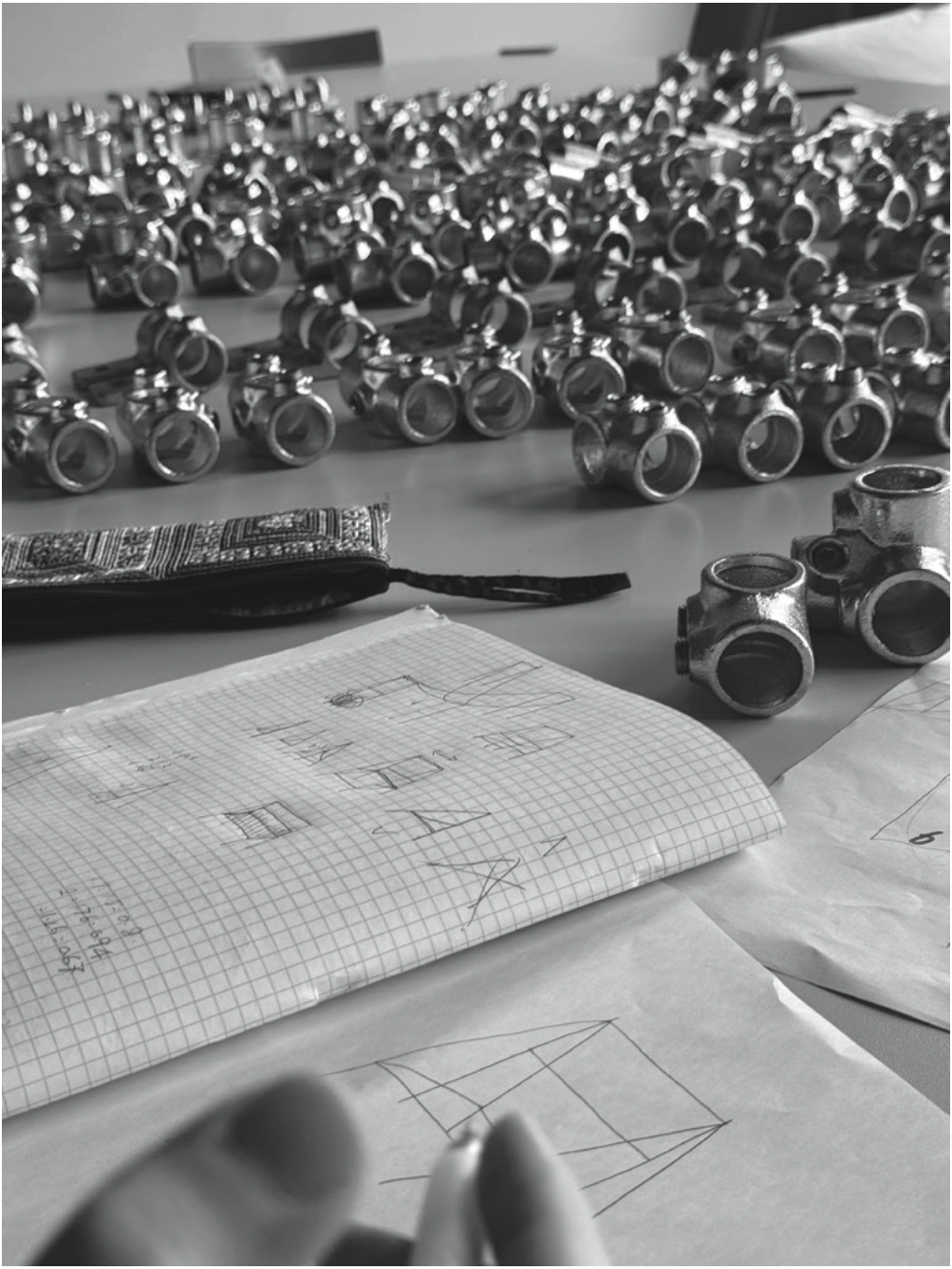
Pour s'inscrire dans la logique écopédagogique soutenue au sein du master TRANSforme, nous avons recherché un partenaire local et avons trouvé la MACO (Manufacture Collaborative). Créée en 2019, cette association regroupe plusieurs acteurs genevois autour d'un espace commun dans la Zone Industrielle des Charmilles. Vanessa Foray, coordinatrice de la MACO, nous a proposé de participer à sa journée portes ouvertes, qui est liée à la Fête des voisines et voisins. L'association INTERSTICES, responsable de l'innovation et du fonctionnement de la communauté des Ouches, organise et met en œuvre cette fête. Nous avons rencontré son coordinateur qui nous a parlé du développement de la communauté d'habitant·e·x·s des Ouches, un quartier qui est en pleine transformation et dans lequel commence à se développer un fort sentiment d'appartenance.

Ces premières rencontres nous ont inspirées pour imaginer un atelier sur le thème des souvenirs et des expressions d'habitant·e·x·s du quartier : dans un premier temps, au quartier des Ouches, les enfants du quartier étaient invité·e·x·s à tamponner sur du textile des souvenirs liés à leur lieu de vie puis, le lendemain à la MACO, des sacs et des tabliers étaient réalisés avec les visiteureu·se·x·s, en utilisant ce textile tamponné. Afin de créer un lien fort avec la structure d'accueil, nous avons utilisé pour ce deuxième temps de travail les machines à coudre de La Manivelle (un entrepôt où l'on peut louer de nombreux outils domestiques, qui fait partie de la MACO). Nous avons également construit une structure tubulaire incluant des assises, des tables et des espaces d'accrochage dans les espaces extérieurs de la MACO, créant une zone une tout le monde pouvait se reposer, parler et jouer. Nous avons aussi invité les enfants à continuer à peindre et tamponner leurs souvenirs.

L'idée de la construction tubulaire a émergé lors d'un workshop dans le master TRANSforme avec ETC., un collectif qui s'intéresse à l'expérimentation de nouvelles formes d'architecture et d'urbanisme, notamment à travers des projets de construction participative[2]. Le système de tubes de métal et de connecteurs qui ce collectif nous avait présenté permet de créer des structures modulaires et facilement transportables, une solution parfaitement adaptée à notre projet. Le tube d'aluminium, léger mais très résistant, permet de supporter un poids important, tout en garantissant que la structure ne soit pas trop lourde à déplacer. L'utilisation de connecteurs pour relier les tubes métalliques permet de recomposer la structure au cours des différentes activités, en ajoutant des fonctions ou en changeant la façon dont les gens participent.

Au cours du processus créatif, nous avons révisé le plan de conception à plusieurs reprises et ajouté des planches en bois, d'une part, pour rendre la structure plus stable et avoir une meilleure capacité de charge, et d'autre part, pour que la structure devienne un stand d'exposition. Nous avons également effectué un test de résistance après avoir terminé la première version de la structure pour nous assurer

2 http://www.collectifetc.com/qui-sommes-nous/



de sa fiabilité. Nous avons ajouté deux tubes d'aluminium pour renforcer l'ensemble et nous assurer que l'installation serait stable dans la limite de sa capacité de charge maximale (quatre adultes). Dans une logique écoresponsable, nous avons utilisé des matériaux de réemploi fournis par Matériuum, l'une des structures de la MACO qui collecte et valorise des matériaux issus de projet culturels ou de chantiers de construction. L'installation est conçue de manière à pouvoir être construite dans un espace intérieur ou extérieur relativement en s'adaptant aux conditions. Nous avons également rédigé un manuel de construction permettant à toute personne souhaitant utiliser la structure de le faire de manière autonome[3], avec des outils de bricolage simples.



© Aude Nowak

3. Organisation interne

En cours de projet, deux étudiantes en échange Erasmus – Meredith, illustratrice et graphiste, et Ambre, excellente dessinatrice et couturière – ont rejoint notre collectif, apportant de nouvelles compétences. Leur arrivée a stimulé notre travail et les contenus des ateliers sont fortement liés aux pratiques créatives qu'elles ont amenées.

Avec l'arrivée d'Ambre et de Meredith, notre brainstorming est devenu beaucoup plus riche. La question s'est alors posée de la nécessité ou non de garder la structure construite. Nous avons eu une divergence d'opinions alors que certaines voulaient se contenter de réaliser les ateliers et d'autres pensaient que la structure était nécessaire au projet. La répartition du travail en deux sous-groupes (construction de la structure et préparation ateliers) nous a permis de trouver un compromis et a considérablement amélioré notre efficacité.

© Aude Nowak



3 Cette structure a depuis été utilisée dans différents évènements culturels à Genève.



Après le workshop avec ETC, Ke avait dessiné les plans de la structure. Nous en avons discuté ensemble et fait quelques ajustements. Nous avons ensuite commandé le matériel à Matériuum et pris des rendez-vous avec l'atelier métal de notre école, où le groupe construction a réalisé les structures.

Tous les quinze jours, nous avons organisé des réunions entre les deux sous-groupes pour faire le point sur l'avancement du projet et discuter des ressources qui nous manquaient. Par cet échange constrant, nous avons cherché à adapter au mieux la structure aux besoins des ateliers.

Difficultés

Nous avons travaillé en bonne synergie et sans tensions particulières, ce qui nous a permis de surmonter ensemble les moments plus difficiles : stress liés aux contraintes horaires de fermeture du bâtiment de la HEAD lors des découpes de métal et du montage des structures ; gestion des problèmes de stockage de la structure ; nettoyage à faire en urgence le jour du vernissage…



© Aude Nowak

| 4. Description | des ateliers

Jour de la Fête des voisines et des voisins

Le jour de la Fête des voisines et des voisins, il n'y avait pas de programme spécifique proposé par les organisateur·x·ices. La fête était pensée comme un moment de détente, de partage denourriture et de conversation, de l'après-midi au soir. Nous étions donc libres, d'installer nos outils à notre guise et de commencer l'atelier de manière organique.

Sur une grande table, nous avions disposé des tampons avec des formes géométriques, ainsi qu'un vaste tissu jaune vif. Aux enfants du quartier, rassemblé·e·s à l'occasion de la Fête des voisins, nous avons expliqué le déroulement de notre atelier.

Nous les avons invité·e·x·s à tirer au sort une question dans une boîte. Chaque question portait sur la vie en commun et pouvait servir de point de départ à leurs créations. Guidé·e·x·s par nos explications et accompagné·e·x·s dans leurs premiers gestes, les enfants ont progressivement appris à utiliser les tampons. Très vite, iels ont commencé à créer de manière autonome, chacun·e·x trouvant sa propre manière de laisser une empreinte.

L'ambiance de la fête était joyeuse et décontractée : parents et enfants partageaient ce moment convivial en musique, alors qu'un groupe de musique jouait. À la fin de l'atelier, nous avons informé les enfants ayant participé à la création que l'aventure se poursuivrait le lendemain à la MACO.





© Aude Nowak

Jour des portes ouvertes de la MACO

Pour la journée portes ouvertes de la MACO, nous avons installé notre structure de manière à mettre en place trois coins de travail : un coin couture, principalement géré par Meredith et Ambre, qui avaient prédécoupé le tissu qu'elles avaient peint lors de la fête de quartier et étaient prêtes à commencer à coudre avec le public ; un coin "structure", géré par Giulia et Ke, où se trouvait notamment une table ronde sur laquelle l'on pouvait peindre ; un coin "tamponnage", géré par Nur, où l'activité proposé à la Fête des voisines et voisins était reproduite.

La plupart des participant·ex·s à l'événement étaient des enfants, généralement accompagné·e·x·s d'un parent. Nous avons notamment revu certains des enfants des Ouches avec qui nous avions travaillé la veille. Les enfants ont rapidement été attiré·e·x·s par les ateliers de peinture et d'estampage et ont pu créer de manière très indépendante après quelques conseils très simples. Pendant ce temps, les parents pouvaient se reposer sur les assises. Plusieurs adultes intéressés par la couture se sont également joint·e·x·s. Iels ont été guidé·e·x·s par Meredith et Ambre dans le choix des tissus et l'apprentissage de la machine à coudre et ont réalisé de nombreux objets.



© Aude Nowak

4. Le geste artistique dans le projet

Il nous semble essentiel de défendre une dimension esthétique dans les pratiques artistiques socialement engagées, comme le théorise l'historienne de l'art Claire Bishop. Dans son ouvrage Artificial Hells[4], elle critique une tendance de l'art participatif à privilégier les résultats sociaux ou communautaires au détriment de leur dimension formelle. Pour nous l'esthétique ne doit pas être mise au second plan dans un projet comme celui que nous avons mené.

La réalisation de ce projet nous a ainsi permis de développer différents gestes artistiques, à plusieurs moments, de différentes manières : par le choix d'un design pour les structures, par la combinaison de formes et de couleurs immédiatement reconnaissables, etc.

Le tissu jaune, l'encre violette et les tampons que nous avons fabriqués forment un vocabulaire formel précis, tout en laissant aux participant·e·x·s une liberté de mouvement. Limiter le choix des couleurs permet non seulement de donner une cohérence au résultat, mais aussi de pousser l'imagination plus loin. L'une des choses les plus intéressantes observées a certainement été la tendance automatique des enfants à tester les limites techniques du tampon (par exemple en faisant glisser le tampon sur le tissu). Le fait de proposer, avec les tampons, des formes rigides et établies, a permis de se libérer des limitations mentales du type « je ne sais pas dessiner ». Cette stratégie nous semble essentielle à mettre en avant car nous imaginons quel pourrait être traduite, sous d'autres formes et avec d'autres outils, dans de nombreux contextes où une co-création avec des personnes non-spécialistes de l'art est recherchée.

En ce qui concerne l'atelier de couture, l'approche a été différente. Pour recréer les sacs à partir du tissu décoré

avec les tampons, il faut respecter certaines règles précises et la relation avec le public était ainsi différente, moins

© Aude Nowak



4 Bishop, Claire, 2012. *Artificial Hells. Participatory Art and the Politics of Spectatorship*. London, New York: Verso.



© Aude Nowak

libre. Beaucoup d'enfants qui ont cousu le sac ont également participé à l'atelier de décoration du tissu. Iels se sont se sont donc senti·e·s partie prenante de la conception partielle ou complète de l'objet dans un contexte collectif.

En diversifiant les activités nous avons permis à chacun de créer collectivement. Certain·e·x·s préféraient recevoir des instructions détaillées (comme dans l'atelier de couture), tandis que d'autres voulaient essayer quelque chose de nouveau, comme les tampons, d'autres préféraient un médium plus classique comme le dessin (les productions étaient ensuite attachées aux fils suspendus entre les structures), d'autres encore préféraient observer en s'asseyant sur les chaises. L'écosystème que nous avons créé – dans une logique d'hospitalité – favorisait l'accueil et le faire en commun par le biais d'un geste actif.

Faire le plus possible avec la structure que nous avions était l'objectif de notre démarche. Nous avons cherché à analyser les contextes donnés pour nous y adapter avec flexibilité, sans perdre l'identité de base des structures.

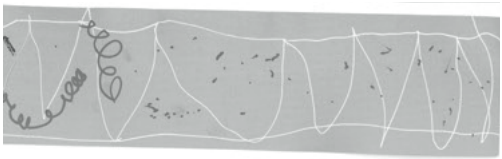
Limiter la portée de notre projet aux seules choses produites serait une erreur. Pendant les journées d'activation, il y a eu de riches interactions entre différentes cultures et générations (le quartier des Charmilles est très diversifié en termes culturels et sociaux) qui ont enrichi l'expérience de chacun·e·x. La grande difficulté est de pouvoir rendre compte de ces échanges informels entre les gens. Le fait d'avoir des photographes sur place nous a permis de déléguer la documentation à des professionnel·le·s, mais nous n'avons pas eu les ressources nécessaires pour garder une traces des échanges oraux parfois très beaux. Par exemple, alors que nous décidions étions en train de ranger le matériel, des petites filles rencontrées la veille aux Ouches et qui avaient activement participé à l'atelier de tampons sont arrivées, cherchant l'atelier de couture, qui était donc terminé. Nous avons sorti crayons de couleur et papier, afin de pouvoir leur parler pendant qu'elles dessinaient. Notre interaction avec elles à ce moment nous a permis d'avoir un retour direct très riche sur le premier jour d'atelier.

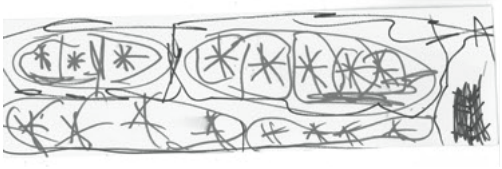
Notre priorité a été de créer un espace accueillant pour la création artistique, préférant garder les échanges oraux entre les participants privés et éphémères.

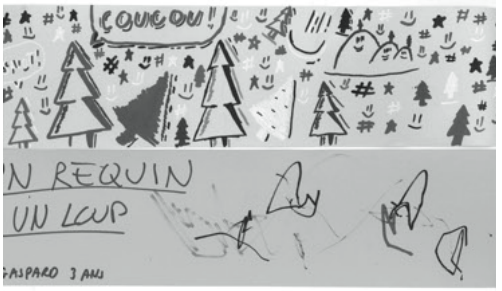











COUCOU!
N REQUIN
UN LOUP
ASPARD 3 ANS


ATELIER
ÉCRITURE



| 5. Conclusion

Ce projet nous a permis de mettre en œuvre nos compétences, notamment organisationnelles. Se retrouver à travailler avec des camarades ayant habitudes des travail différentes pouvait être difficile mais, dès le début nous avons réalisé le potentiel et la richesse de nos expériences et compétences respectives. Chacun·e·x·s a contribué différemment à un objectif commun, contribuant à un flux d'idées collectif. Nous fixer un calendrier précis nous a permis d'avancer sans nous laisser trop ralentir par les doutes que nous avons pu avoir.

Notre objectif initial était de développer quelque chose de léger et de facilement transportable, mais lorsque les chaises et la table ont été construites, nous avons été surpris par leur poids excessif : l'engagement physique que demande un projet socialement engagé est souvent sous-estimé et nous avons appris grâce à cette expérience qu'il fallait le prendre en compte. Lors de la mise en œuvre des activités, nous avons réalisé à quel point la délégation des tâches est nécessaire pour un fonctionnement harmonieux. Le fait d'être conscient·e·x que l'on ne peut pas tout gérer seul·e·x nécessite de faire confiance au jugement des autres, ce qui permet d'améliorer la qualité du travail collectif (surtout si l'on est conscient·e·x de ses propres forces et faiblesses et de celles des autres).

La principale difficulté au début du projet était de chercher à imaginer quels pourraient être les besoins et envies des habitant·e·x·s quartier. Il n'est pas toujours facile de s'intégrer dans un contexte existant, mais ce qui nous a le plus aidé·e·x·s, c'est d'avoir été rapidement actif·ve·s et de communiquer directement avec celleux qui vivaient et travaillaient déjà dans le quartier (notamment par le biais de la MACO et d'INTERSTICES). En nous insérant dans deux événements déjà existants, nous avons pu nous concentrer sur notre propre projet, sans avoir à nous soucier de la gestion de la communication ou de l'organisation générale. Travailler avec des enfants n'a pas été facile au début mais le fait de simplifier au maximum la proposition a permis de facilité la gestion de ces moments collectifs de joyeux chaos.

L'expérience a été riche et nous a permis d'exister, de réfléchir et d'agir en tant que collectif, en composant avec différentes manières de faire et de penser.

Ce projet nous a menées à réfléchir sur la nature même de l'art socialement engagé et sur ce que signifie «faire œuvre» dans un tel contexte. À travers les ateliers, les rencontres, les formes créées et les gestes partagés, nous avons expérimenté l'hospitalité non seulement comme thème, mais comme méthode : accueillir l'autre dans le processus de création, recevoir des récits, des mémoires, des imaginaires. Cette démarche implique de se rendre disponible, de renoncer au contrôle total sur la forme finale et de mettre en avant la dimension collective du travail. En travaillant dans un contexte réel, avec des enfants, des voisin·e·x·s, des structures locales, nous avons appris que l'hospitalité est un engagement exigeant mais que cete engagement permet de produire des expériences belles et uniques . Ce projet a ainsi renforcé notre conviction qu'une pratique artistique engagée peut, sans renier sa dimension esthétique contribuer, modestement mais concrètement, à faire société autrement.



DIRECTION ÉDITORIALE
microsillons
(Marianne Guarino-Huet
et Olivier Desvoignes)

RESPONSABLE DU COMITÉ DE RÉDACTION
Claude-Hubert Tatot

SUIVI DES PROJETS COLLECTIFS
Ève Gabriel Chabanon,
microsillons
(Marianne Guarino-Huet
et Olivier Desvoignes),
Claude-Hubert Tatot

ÉTUDIANT·E·X·S RÉDACTEUR·ICE·X·S PAR ORDRE DE LECTURE
–
Camila Acevedo
Raphael Delmuè
Barbara Mermoud
Gabriel Pugliese
Alexandra Terrier
–
Roxane Errico
Noé Mariller
Melissa Steenman
–
Nur Dasoki
Giulia Goy
Ke Ren

CONCEPTION GRAPHIQUE
Stéphane Hernandez

Master TRANSforme
Art et société
HEAD – Genève, 2025

microsillons.head@hesge.ch
www.mastertransforme.ch

Imprimé à 250 exemplaires
par Pressor - Delémont - CH
en décembre 2025
Prix : 20.-